Plat. 35

Plat. 35.

Memorandum.

Minutes

from April 6th to November 1814.

B. ST. B.
MÜNCHEN

Ihro Königl. Majestät Allergnädigster
Herr Herr Graf Wilhelm Ludwig
Adolph Christian Reichsgraf
Schlitz.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

B. ST. B. MÜNCHEN

Am 5ten April 1814. Münster

Vinter Jorge wrona Dem Paul's Sommerwagen für Mutterstern unsern Entstehen. Es entwickelt sich in uns viele unsere Fähigkeiten in uns, bis der Entwurf Verwirklichung. So fort nun ungeschwer Entschluß, ohne nachdenken alle seine Kräfte ist in einem so engen Raum zusammengedrängt, daß sich jeder Zoglinge der Freiheit und Entwicklung darin bindet. Sein Styl ist nun einmal gar zu sonderbar, und oft durch einzelne zusammengesetzte Bilder. Das ungern ist so durch sein Lieblings Spielzeug der Einbildungskraft. Für die Zukunft ist so eben so nöthig, als für die Vergangenheit. Zu abgesetzt zum ist es so kurz. So fort mit Vorsicht genommen, daß bisher über Forderung Schranken, und gleiche noch bisher ungezogenen Kinder fortkommen und haben.

Am 6ten April 1814 Münster.

Ich hatte mir heute Post vorgenommen, mich bis auf bis der Morgenröthe von B: abzulegen. Es war

Letzter Am

Vorsicht habe gar keine Kinder, weil es sie auch der Geburt in d Kinder- frühe schicken.

zimmlich hüpf, mit meinen meinigen französischen
Pferden, [redacted] muß zu meiner französischen
Herrn zu reisen, wo der ist aber so wenig nöthig,
als sie wo wir. Aber so ungemächlich ist sonst
sonst nur, deßwegen befindt mein starker Entschluß
die Oberhand, wie Zeichen, daß Liebe auch Beschwer-
den bezwingt. Ich ging hinaus, und wollte,
wieder hineinkommen. Die Mutter kam mir selbst
entgegen. Ich stellte sie in wenigen Worten
mein Entschuldigung meiner Kühnheit vor, indem
ich sie, unter dem selben Vorgeben, sie Pferde
spalten, ihre meiner Höflichkeit zu bezeigen. Sie sprach
auch sehr, und nun wußte ich vorsorgen, daß
wenn daß meine Französische wie in Gesetze kömmt,
die Flamme der Gunst wieder zu brennen.
Sie hat mir darauf Früchte in einem Korbe, und
ich stellte in Gedanken mir deutsche Herrn Herrn-
berg um den zu gehören. Deutschland zu bemerken.

Ich umarme mich bald; allein ich werde das jener Zeitpunkt nicht mit mir, dir, mir ich glaube, mich verbinden können, wenn dieser noch Stich gehen kann. Es kommt daher, weil ich mich nicht gut bekommen haben. Ich habe mich zimmlich verwundert du, und morgen reise in Gedanken der Hauptstadt, die ich werde, die zu besuchen mit der Absicht, die ich niemand die Ruhe stören, anzukommen.

Ce 8 Avril 1814. Munich.

Les Alliés sont donc entrés dans Paris, dans cette ville qui, depuis bien longtems n'a jamais reçue des ennemis, pendant que les capitales de notre pauvre patrie y étaient obligées tant de fois. A Paris on voit déjà beaucoup de cocardes blanches, on y entend des voeux pour Louis XVIII. Les Alliés ne traitent plus avec Napoléon; ils se sont déclarés en faveur de l'ancienne maison de Bourbon. Il faut attendre ce que le temps nous apportera. Quant à moi, je souhai-

frais d'oser joindre l'armée victorieuse, et de me battre encore, et de voir Paris et la France.

Le 10 Avril 1814. Munich.

Schnizlein m'a écrit de Weil, près de Basle. Il se plaint de manquer de bonne société. Il a été aussi à Schaffhouse; mais la chûte du Rhin n'a pas produite en lui ce grand effet, comme il s'en était imaginé avant de la voir. Il me faut jamais me faire une idée trop grande d'une chose, afin de n'être pas trompé.

Le 12 Avril 1814 Munich.

Je me suis occupé quelques heures des poésies de Monsieur Sendtner, Rédacteur de quelques journaux; mais je n'ai rien trouvé d'intéressant. Ce sont des vers boiteux, c'est de la prose versifiée. Un défaut général des poètes bavarois, c'est de ne savoir pas rimer, à cause de leur fausse prononciation de l'Allemand.

Le 14 Avril 1814. Munich.

On dit partout que Napoléon sera banni ous

l'isle d'Elbe, avec un salaire de 600000 francs.
Là, il conclura peut-être d'une manière désœuvrée une vie si active. Qui l'aurait jamais
crû ? Il ne pouvait guère mettre plus de
confiance en son bonheur, que le monde le
faisait. Qui aurait jamais crû, que ce Roi
de Prusse, le prince le plus malheureux
de son siècle, rétablirait la gloire de son
peuple et ses anciennes frontières et qu'il
passerait en triomphe par les rues de Paris ?
lui qu'un destin acharné semblait avoir choisi
si pour but de ses traits empoisonnés,
lui, que le malheur frappait coup par coup,
à qui il ravissait la moitié de ses provinces
et dans son épouse la plus belle,
la plus touchante des femmes terrestres ; lui
enfin, dont le royaume puissant tombait,
par la paix de Tilsitt, au rang des états
insignifiants. Mais Frédéric Guillaume III

a mérité ce changement heureux, par sa con-
stance dans l'adversité, que Buonaparte même
admira. Quelle allégresse publique le recevra
à Berlin! Ces cris de joie de son peuple
lui sera un triomphe plus doux que les
acclamations des Parisiens.

Ce 15 Avril 1814. Munich.

Avant-hier je m'occupai des poésies détachées
de A. W. Schlegel. On peut le nommer un
des meilleurs de nos poëtes, quoiqu'il n'est
pas maître. Son Ariane, son Prométhée, et
même le Pygmalion sont trop longs, trop
amples pour plaire. Je ne faut pas commen-
cer par l'oeuf, il vaut encore mieux de
conduire le lecteur au milieu de son sujet.
Ce poëme „La ligue de l'église avec les arts"
est quelque chose pour messieurs les catholiques.
Jamais je ne puis attribuer à l'office catho-
lique ce coloris vif et serein, qui reposant,
comme un Tapis de fleurs sur les fêtes reli-

grieuses des Grecs. Quels rapports peut-on
trouver entre le temple d'Appollon et les
voûtes sombres d'une église gothique, avec tous
ses ornements sans goût, sans symmétrie?
C'est justement, ce qui ne me plaît pas, que
les plus grands peintres de l'Italie ont
sacrifié toute leur art à l'histoire sainte.
Notre office protestant ne ressemble non plus
à celui des Grecs; il porte le sceau de la
sévérité, de la dignité, d'une grandeur sim-
ple, puisque c'est l'esprit du christianisme.
Il ne convient pas à la poésie, couvenait à
la vérité. C'est sûr, qu'il n'oppresse pas
les femmes cultes, quoique il ne leur permet pas
des sujets, qui ne sont pas faits pour la ré-
présentation.
Quant aux sonnets de Schlegel, il est unique
dans ce genre; mais il vaudrait mieux, s'il
en aurait pas fait imprimer un si grand nombre.

Ce 16 Avril 1814 Munich.

Napoléon a versé des larmes à la nouvelle de son détrônement.

Gil ifun di Znaorfgrfs übno Duf, o Ofels,
Vinnril no nninnn hrin.

Mais non — ces vers ne furent pas écrits pour lui. Ce ne fut pas la misère de son peuple, ce ne fut que son propre malheur, qui lui causa des pleurs. Lorsqu'on lui offrait vingt millions de rente sur Elbe, il dit, que c'était trop pour un soldat. Mais il y apportera sûrement des trésors si considérables, qu'il n'aura pas besoin de pouvoir.

A Paris on a projeté une constitution, qu'on va proposer à Louis dix-huit.

Ce 20 Avril 1814. Munich.

Hier nous fûmes présentés par notre lieutenant-colonel au prince-royal qui partira pour Paris. On parle d'une assemblée de tous les princes dans cette ville. Louis XVIII y arrive le Treize.

Probablement le prince royal assistera à son couronnement.

Die Sonne und der Mond,
Gesetzen den Königs gnotsint;
Voll Ernstlud grüßt die Kinder die Gattin,
Und kommt die goldne Hort.

Mais les souhaits de son poème seront du moins exaucés à demi.

Ce 22 Avril 1811 Munich.

Dans la maison où je dine, j'ai fait la connaissance d'un officier de Génie, qui s'appelle Témus, et qui me paraît un jeune homme de beaucoup d'érudition. Hier il m'a rapporté un livre, que j'avais le dessein de lire depuis longtemps. Enfin je me le suis procuré. Ce sont des poésies allémaniques de Hébel. Je n'entends pas encore tout à fait l'idiome, mais déjà je suis enchanté de l'originalité et de la naïveté inimitable,

qui règne dans ces productions.

Ce 28 Avril 1814 Munich.

Hier matin je fus chez la Marquise de .S. Elle fut présente et me traita avec beaucoup de gentillesse. Mais une question, que je lui faisais, me rendit triste. „Est-ce-que vous retournerez en France peut-être?" „Oui, mais pas de sitôt." Mais pourtant oui!

Hier au soir j'eus encore le plaisir de la parler. Il y avait une académie à la cour, où je me rendis avec Perglas.

Ce 29 Avril 1814. Munich.

Je viens de la Marquise, où je passai la soirée. Elle m'avait invité. J'y trouvai la Comtesse de Wyttgenstein, les trois demoiselles de Reichs, le général de Colonge, un abbé, que je ne connais pas et le Vicomte qui est l'ami de la maison. On s'occupa de

petits jeux amusants: Le jeu de la cloche, la lotterie,
vive l'amour etc. La plus belle de ce cercle
eût la bonté de m'expliquer les jeux qui
me m'étaient pas encore connus. Aurois-je cru
tout cela avant vos semaines?

Am 4ten Juny 1814. Münster.

Gestern Nachmittag sind wir mit Einbruch
der Dunkelheit glücklich in Emmendingen,
der Hauptstadt des Breisgaus angekommen.
Von Offenburg, Haslach und Hausach und einem
jungen Edelmann Namens Hoffmann, der Gemahlin
von Emmendingen ist in 42 Zimmern und 5 Sälen und
Versammlung ist der Kaiserliche Minister, der
Prinz Metternich und viele Fürsten, die
wir heute Abend und Früh, alle Gnaden erwarten. Ihr
habt ist der Marsch viel müde die ersten Tage
Schuh abgenommen. Wir konnten wir alle Nächte
Nachtlager, da wir immer Heu hatten.

Am 6ten May 1814. Münster.

Freylich und ist schon bereits über zwölf Stunden

bey Ihnen Essen einzusprechen. Es ist mir sehr höflich
von Ihnen, und will mich hinnen drey Monaten
lassen und zusprechen lassen. Ihre Gesundheit haben z.
seinen der Mr. Rose lässt es durch. Es erzählt
viel von London, und vornehmlich in wie die umba-
ssadeurs Essen, diese Stadt in Flammen zu stehen.
Vors geht alles Ihre Handel, der Stiefsohn wird z
ziehen, und der sehr Holländer zeigt sie Jemand,
nachmal in Spanien und andern grossen Städten
die ausgehen Holländer einzig und allein Ihre
Leute und Ihre Manufacturen ergeht. Wenn man
es gut einrichten sollte, würde Gelegenheit zu stehen,
England zu ziehen. Sein Resultat des ganzen Lebens, das
die Stimmung des Herrn.

Ich komme die einzige Stadt so arm, wie sehr man
so arm, sieht Gründen, dass man es doch bey einem
Gemälde stille Betrachtung vergisst, wenn es nicht
meinem Landsmann mit einem Stadtsiegel,

meine Hochverehrende Herr Vorfahr, oder mein Selbst z
Herrn Diese Vorstellt, Durch Deren endlich Kurz z
heit zu meine Ehre, meine Herrschaft Stellen zinst.

Am 4ten März 1814. Thümen.

Ehrl. Di Zufriedenheit, Di ich in mein Hause, zu
meinen Vorfall, ist Di Zugefallene Dienstbarkeit,
Di ich nun muss Ihr Herr, mit Dem
Diener zu ordn, in Ostpreußen Pflichten unterwor-
fen, in Betreff mit Der Stadt, und Ihrer
mir zu Ihrer Zufriedenheit Gehorsam zu finden. Alles
Ehre Der Kurzheit ermahne Ihr mit Ihrem Stand
Ihr Herr Ihr Herr Ihr Herr.

Am 9ten März 1814. Thümen.

Ich bin heute in Monitour Di Ernennung Ludwigs
XVIII. in Calais, Di gnädigst Herrschaft Ihr und
Ihrigen Ihr zu machen. Ihr Ihr Ihr Ihr Ihr
Ihr Ihr Ihr, Ihr Ihr Ihr Ihr mit Ihrer Ihrig
mit Ihr Ihr Ihr Ihr Ihr Ihr. Alles nollends

rben müssen kann, als sich der geliebte König
auf demselben zeigte, welcher, ganz negligé
von der Tafel kam. Augenblicklich, da man sein
auf die Tafel gelegt, die andere eben, wie die
Königin, die neue Toilette machen wollen, ging
zum Fenster, öffnete; eben, auf
gemeinschaftliche Abrede, den Hut und winkte zum
allgemeinen Ruf dem Volke und sagte wiederholt
die Worte nur jedem Mundo brüllenden Vive le Roi!

Ce 11 May 1824 Munich.

Hier matin je me rendis chez la Marquise.
Elle m'accueillit poliment. Quant à Euphrasie,
je ne la vis que deux moments. En général
je ne fus pas content de cette visite, tous
tant d'un embarras dans l'autre. Je don-
nerai une esquisse de notre conversation:
Est-ce-que vous dansez, Monsieur?
Non, Madame.
Mais on apprend à danser aux pages?

Oui, Madame.

Aimez-vous le dessin? Non Madame.

Mais on apprend à dessiner aux pages?

Oui, Madame.

Etes-vous musicien? Non, Madame.

Mais on apprend la musique aux pages?

Oui, Madame. Je disois cela, en m'éloignant le front. Quelle idée elle se fera de moi!

Aus 13ten Stück 1811. Chamisso.

Ezechiel Lazy ist ab Sergeant der Feuerwerker; ab ist fuhr abgabest wurd, und in meine Abfassung Feuerkram, fand ist Pfuderin damit ausgezogen, der sich ganz ab. mit der Feuerkram was mit mir machung. Haben Sie Lieb so ein meine gehorsam Komödie, und mir ganz mist schön anzuhören.

Ihr Adelbert Chamisso.

Für Ihren Album anfall ist mein Einladung bey Ihr. Herzliebe von S. Ist heim gegangen, dass ist mich gut ausfall. Ihr Gesellschaft besteht auf Ihr Ihren Herrn Fräulein Marie, Ihr Emanuel Solange, Ihr Hieronymus und mir nur Ihnen, Ihr ist mich bekannte. Alle Fräulein Freund und Gebe.

Am 19 Aug 1811. Preußen.

Am frühzeitigen Sonntag festlich lagen wir uns in Frankfurt zum Frühstück versammelt, wo es unter anderen auch eine alte Bekanntschaft, den jungen Clemens aus Aachen traf, den wir lange nicht mehr gesehen hatten. Mit mir war Englerth übereinkommen uns von Darmstadt abzuholen. Er wünschte uns unter anderen, daß wir in Koblenz mit dem jungen Franckstein zusammen seyn, Arnim's Frau sehen möchten, und da, obgleich sie beschäftigt, dennoch so viele zusammen seyn, einige Stunden mit seiner Gegenwart beglücken, Gottes Fügung zu Freudenfeiern vorbereiten. Gottes sind alle drey der Gnade Kinder, sind seinem Worte treu, sind seines Lobes Boten zusammen, und pflegen unterredungen: Ob Ihr ein Kind Gottes seyd. Da wir unsern Abend gelassen ausgehen, um noch Einiges Merkwürdige zu besehen! Aber es kam keines. Ich mußte gestehen, daß auf diesen Gedanken nachfolgt. Einmal gesagt ist, daß ich Gemeinen Abend schreibe, so muß ich aber für mich Forderung stellen.

Am 20 ten May 1814 Montag

Heute konnte ich nicht umhin, den Abendgottesdienst zu besuchen.
Herr gab mir Morgens Predigt, Vom Juden. Die Predigt
ist gross und fürtrefflich, besonders gegen Ende der Juden
Art, oder der Geist verschwindt. Die Person der
Herrn Predigers ist sehr schön. Abendgottes ist so wirksam.
Ich sah mein Buch finden Herr singen, und schrieb mit an
Gross und Prosperes Communion. Zuletzt sahe ich den Herrn
Pfarr, mit seinen Kindern Communiciren, Adelbert
Friedrich Augustin, der mir erst der ausserliche Pro-
fession Confirmation, so zu sich genommen hat.
Herr der Herr gebe Gnade mich recht zu prüfen. Er wolle
Communion Gnade mit, würdig mich zu befinden. Er ist
sein Versöhnung.

Am 22 ten May 1814 Dienstag.

Friedrich kam heute wirklich gesund Morgens. Ich mochte
noch Tränen gute Eigenschaften an ihm. Er sind Coquetterey,
und man kann sich nicht ihn machen. Ehre sey Gott
es ist nun Ernst ab, dass er so viel zu seinem
Dienst, wirklichen Geister sey!

Am 28ten May 1814. Mainfan.

Ich komme eben her, aus unterschiedlichen Gesellschaften zu meinem, da ich Einladung zu denken habe. Es fehlte mir Stand, diese Ehre zu einem Zeugnisse zu ab, welches es mich eben vorher unterstützt hatte, als es mir einen jungen Mann, Namens Herr Hofe, welcher mich, den der Gerichtszeug von Aberglauben, als mein jüngerer Bruder ansah, sich. Ich glaubte mich Gesellschaft zu finden, fühle mich eben hier unwohl. Fühle mir Jungfrau unterhaltend viel wie in ihm! Endlich Standhaftigkeit, endlich mein Gesicht mir mal Ruhe sein, endlich Freude! Und wenn dann Einbruch einbrechend in geselligen Kreisen! Ich sonnenklar, mir genau kommen? und mir mich zu unterhalten wenn es zu viel mich! Es ist mal gewiss, und das Nicht im-

vous [illegible] Leibnitz ainsi jusqu'au Journal des Deux =

ges mots.

Je suis fâché qu'il partira dans huit ou neuf jours comme il demeure à Munich déjà depuis trois mois. Quant à notre promenade, nous étions au Prater un endroit assez joli pour Munich. Il y a de belles arbres.

Effet apprit, que j'aimais les poésies. Il connait le jeune Voss, fils du traducteur célèbre d'Homère. Celui-là fut parmi les amis de Schiller, il était présent, lorsque ce grand homme mourut et il lui coupa une boucle après la mort laquelle il donna à Effet, comme il avait lui-même encore beaucoup d'au=

très obligeu chez du poète. Goethe m'a promis quelques uns de ses cheveux que je garderai comme une chose sacrée.

Retournés à la ville, Goethe se rendit dans un café où il avait un rendez-vous de billard, mais sa partie ne vint pas. J'ai pu encore jouir de sa conversation. Eckermann nous quitta bientôt. Il s'agit de beaucoup de choses, des langues, des ouvrages de Goethe, de la brièveté de la vie en rapport avec l'étendue de l'art. Il onze heures nous quittâmes le café. Je l'accompagnai jusqu'à son logement, il m'obligea de monter. Il demeure auprès de Walhus Ohlichlez grolle, dont il me conseilla de faire la

connaissance. Nous parlâmes de la Re-
formation, de Luther, aussi de l'école
mystique, des Schlegel, de Werner, qu'il
connaît personnellement.

Ibsel se rendra en peu de tems en Italie,
et il m'invita de l'accompagner, ce qu'il
fallait refuser naturellement. Quand mes
circonstances et mon état me l'accordaient, rien ne pouvait être plus
intéressant, qu'un tel voyage à côté
d'un tel jeune homme. Je ne connois
guère, comme un homme, aussi spiri-
tuel, peut s'intéresser pour moi. Il me
reconduit jusqu'à la porte meuble; et
je lui dis, que je le guettais pour le
retrouver dans mon journal. Il me prie,

de n'y écrire rien de mauvais de lui je le dis que non.

Ce 30 May 1874 Munich

Hier après midi je me rendis chez mon ancien ami qui m'accueillit très cordialement, comme je l'avais attendu. Je trouvai au piquet avec Madame de Hamberger, veuve de ce pauvre Saxon. Après il me montra sa dernière peinture, représentant le Vatican à Rome. Il y ajoutait beaucoup de sa propre invention pour renchérir sur la nature. Ensuite il me lut une lettre d'un de ces amis, à cause de la bizarrerie, dont ce jeune homme extravagant et fantastique fait profession. Je n'en ai retenu qu'une seule phrase, qui en était

le plus supportable: « Si l'arbre est
planté pour l'amour de ses fruits,
est-ce possible, qu'un coeur batte au
sein des planteurs ? » Plus tard Liebe-
Kind nous joignit avec Charles Weber-
Ring, dont je faisais la connaissance.
Nous nous dispâmes à faire une
promenade au Glacis. Puisqu'il
commençait à pleuvoir, il fallait nous
retirer dans un fallon de jardin. Il
y eut beaucoup de monde, la conver-
sation devint générale. On parlait
de musique et surtout de l'abbé
Vogler, en racontant plusieurs anecdotes
à son égard. Nous nous retirâmes
assez tard, et après que les deux

autres s'étaient séparés de nous, Isel me prepa d'une manière parfaite de le conduire chez moi, et de lui lire quelques choses de mes poésies, car disait-il, quand on parle avec tant de poetes, il n'est impossible, qu'on n'essaye quelquefois à faire comme eux des vers. Je m'y refusai constamment, mais il persista d'aller au moins chez moi, quoique je ne devrais pas être obligé de lui lire ~~que~~ quelque chose. Mais arrivé dans ma chambre, il me pressa encore davantage, en me disant, qu'il n'avait jamais prié ~~personne~~ personne autant que moi. Il fallut donc bien

tirer quelque chose de mon portefeuille, ce
qui se faisait avec beaucoup de confusion
Je lisais deux petits chansons, de Berchoux
Bernard et: Abbé Gauthier sur les Galimatias,
ce qui était le dernier ce que j'avais
fait. Il leur donna son approbation.
Après cela je l'accompagnai chez lui,
où il me faisait réciproquement
la lecture de quelques uns de ses
propres productions poétiques, comme
déjà, comme il me disait dans
sa quinzième année. On voit bien
que la poésie n'est pas son occupa-
tion principale, et ne doit pas
l'être. Je voudrais lui donner le
conseil de ne ~~pas~~ f négliger pas

l'harmonie et la forme, et de ne traiter pas des mêtres inégaux de l'épopée.

Aujourd'hui, ayant été encore au Glacgarten, en même société, Ossel renouvela son empêchement d'hier. Je ne me tranquillisai plutôt, que je ne lui avais promis, d'aller le prendre à neuf heures et demi dans une rue, où il voulait m'attendre. Cela se fit. Il vint, je fis la lecture de quelques pièces de Lenau, et de Uhland, et de Mayer, et Mickiewicz Friedrich Kinkel, et Hoffmann, Lachner et Schumann. Je voulus lire moi-même absolument quelques uns, p. e. de Chamisso et de Lenau, et Uhland, et Eichendorff de Schwab, Eugenie. Mais je était me sentais triste et abattu, lorsque peut

parti. Comment pouvais-je découvrir aux yeux du connaisseur les sentiments les plus profonds de mon ame? dans que lui-même peut-être ait jamais prouvé ces inclinations qui en sont l'auteur. Il a détruit le paradis si lentement de mes tranquilles joies. Non, je ne ferai plus de vers! Jamais je n'aurais produit de grandes choses. Je serai encore plus solitaire que je n'étais jusqu'ici.

Ce 31 May 1814 Munich.

Je jouis d'une belle soirée avec mon ami: nous nous promenames au jardin anglais. Il me témoigna si vivement son amitié, en me montrant une pleine ouverture de coeur, il me communiqua les détails de sa situation.

Il a le titre d'un secretaire de la chambre du grand Duc et son salaire monte à 2000 fl: dont il jouit avec la permission de voyager en peintre. Il me conjura de renoncer à mon dessein de me composer plus de vers. Il voulut, que je lui donne un petit poéme à son départ. Quant à lui il veut me faire présent d'un petit Tableau.

Ce 1 Juin 1874 Munich

Aujourd'hui Issel me donna quelques échantillons de la fête sacrée de Schiller. Nous étions au Glaogartes. Je m'en allai bientôt, mais je lui laissai une petite chansonette, zu Flugblings Hindschaft, où je lui promis, de retourner à la même procédé pour l'amour de lui.

le 6 Juin 1814 Munich.

Spel connaît ma famille par l'histoire d'une comtesse de Platen, qui a joué un grand rôle à la cour du Duc de Brunswick, père de George IV. Il en a composé même une tragédie dans sa jeunesse mais elle était sifflée à France fort. — Nous allons aux jardins anglais. Je proposai une partie en bateau sur le lac; elle a été agréable. Nous écoutâmes des morceaux en vers de quelques poètes allemands. Je préfère Schiller à Göthe, moi presque aussi. En retournant, je rencontrai mon sergeant-major, qui me dit, qu'on m'avait destiné de transporter des voitures à Rattenberg en Tyrol, chargées de tentes. Cette nouvelle me dé-

plut fort, mais Isck promit de m'accom=
pagner. Après nous nous rendâmes au
café, où nous trouvames Lebesnard avec
Walther Schlichtegrolle. Le premier proposa
au second de boire fraternité et de se
tutoyer. Schlichtegrolle et Isck me firent
la même proposition, que j'acceptai.
Nous ~~[illegible]~~ fîmes encor une visite
à Porglas qui était de garde.

Le 8 Juin 1814 Munich.

Hier j'eus beaucoup d'affaires à cause de
mon départ. Notre régiment, retournant
de la campagne, entra dans la ville et
fut accueilli solennellement. Je revis mes
camarades. Des autres aucun ne me parut
intéressant. Le colonel, le baron de St:
me paroit un soldat sans égards et sévère.

Aujourd'hui Ifel me présentait à Mr. de Harnier, ambassadeur du Grand-Duc de Darmstadt et à Madame son épouse. Je me promets de belles heures de cette connaissance. Ils ont quatre enfans, bien élevés, deux filles et deux garçons.

L'Empereur d'Autriche doit arriver demain, moi, je partirai...

Ce 9 Juin 1814. Liebkind

Iffel persistait de m'accompagner. Nous déjeunions ce matin chez lui, Liebkind et moi. La voiture que nous avions, fut bien mauvaise. Nous partîmes de l'arsénal à six heures du matin. Nous montâmes devant la porte de l'Ouest, où Liebkind prit congé. Il commençait à pleuvoir. Nous nous entretînmes de

écrivains fameux, entre autres de Gale, que Mr: Ysel connût. Nous lûmes aussi au Wallenstein. Le Reise nous réunîmes ensemble. Ici nous arrivames assez tard. Cette petite ville ne me plaît pas.

Le 10 Juin 1811 Flintsch bach.

La Vue des montagnes fait sur moi une impression agréable. Le pays est beau. A côté d'Ysel je jouis doublement de toutes les beautés de cette nature. Mais maintenant il ne veut plus m'accompagner que jusqu'à Wesel, où il veut m'attendre. Je m'apperçus que ce n'était point ma société qui lui faisait souhaiter ce Voyage. J'allai grimper sur les montagnes, Issel se mit à dessiner. Je composai quelques Vers. Après midi nous nous brouillâmes ensemble,

et ce mal n'est pas encore remédié.
J'ai avec moi une petite caisse, et Jsel
me donnait son portefeuille pour le
garder dedans. Comme je voulais y mettre
quelque chose, il fallait tirer le porte-
feuille, et par inadvertance je laissais
celui-ci sur la table, en fermant la
cassette. Jsel survient, il croit que
j'ai examiné son portefeuille. Il
demande une explication sur cet accident. —
Il était trop pour lui en donner, et
d'éloigner de moi un soupçon aussi
mal fondé. Depuis nous ne nous causons
plus ensemble. Je puis accuser de bestes
conséquent, parce que lui-même m'a
souvent reproché de l'inconséquence.

Il y a ici tout proche de l'Ons un vieux chateau sur la montagne, dont le nom est Falkenstein. Je le visitais cet après-midi. En montant mon ami ou ennemi me rencontrais qui defendait des ruines. Je l'evitais, il me disait, en m'epeiant, qu'il avait gravé mon nom sur une pierre antique. La pièce est belle d'en haut. Une fontaine murmurante serpente le long de la montagne par des arbres touffues. En retournant je trouvais Ifel assis sur une colline, en rendant le paysage riant sur le papier. Il m'appelait, je ne l'écoutais pas. Dans l'auberge je copiais cette inscription:

Gott lieben mueß selig,
Ihn trinken mueß fröhlich,
Und Gott mit Lieb' ihm,
Drum soll fröhlich und selig sein.

C'est une pièce caractéristique pour ces Lycoliens. Ils sont de belles gens. Chez les femmes on trouve souvent des Cléopâtres. Néanmoins les femmes sont généralement plus jolies dans les pays catholiques que chez les protestans, et il est aussi tout à fait à l'adoration de la Vierge, puisque dans presque chaque village il y a une image de la Vierge, qui n'est pas Française.

Ce 13 Juin 1811. Flint-Jebbach.

Je ne pourrais plutôt écrire l'histoire de ces jours, qu'à peu avoir détourné

ici. Le soir, (le dis) lorsque je partis=
sais de Flintschbach, je continuai dans
mon entêtement. Jfel me persuada en=
fin à une promenade par les champs,
je le suivis en silence. Une centaine
de ses questions, de ses prières res=
tèrent sans aucune réponse. Il me
dit, que son honneur ne lui permettait
plus de m'accompagner en de telles
circonstances, qu'il retourna à Munich.
Dans ses mots me fisent du mal,
puisqu'alors je l'aimais encore tres=
chrement, mais je suivis ma fantai=
sie. Il parla affectueusement; mes
yeux pleurs, mais mes yeux ne furent
pas mouillés. Je sentis deux ames
en moi, qui se disputaient le rang.

Lorsque nous étions arrivés auprès du village, il me dit adieu, & comme je demeurais insensible, il revint vers moi, et encore une fois il me répéta tout mon procédé. Nous retournâmes à la promenade, mais une heure passée, jugeant mon meilleur mien même remportait la victoire. Je lui dis quelques mots, pour le prier de m'accompagner encore. Il me semble tout à fait réconcilié. Il me demanda, si notre ancienne amitié pouvait être réduite à son premier état. Je dis qu'oui, parce que je le croyais. Mais l'issue prouvait, que je m'étais trompé. Je pris la ferme résolution, de lui faire par-

donner et oublier mon entêtement,
par un procédé engageant et tendre.
Mais tout cela fut en vain. Nous ne
demeurâmes
pouvions [redacted] d'accord.

Puis que nous étions partis vers le
soir, nous arrivâmes assez tard
à Kufstein, où il fallut attendre
assez longtemps devant les barrières,
jusque notre arrivée était communiquée
au commandant. Je fus logé dans
une auberge et nous nous y rendîmes.
Les fenêtres de notre chambre donnaient
sur le Calvariberg. Le lendemain j'allai
dessinait ce paysage. Moi, je me
rendis chez le commandant, le lieu=
tenant-colonel Richter. Je m'accueillit

brusquement, en suite il changea de
ton. ~~Elle~~ Après je m'allai promener
avec Ifsel aux bords de l'Inn
précipité avec impetuosité, et sur
le Calvariberg. Ces contrées firent
renaître les images de la Suisse dans
mon compagnon.

Notre départ fut retardé par une
de Relais. En montant la voiture une
nouvelle altercation naissait entre Ifsel
et moi, causée par un rien, mais qui
nous aigrit réciproquement. A Wörgel
nous prîmes quelques verres de vin et
alors Ifsel, peut-être un peu échauffé,
me disait des choses, qui étaient une
trajectoire au plus haut degré. Je n'y
répondais pas. Dès le lois nous arri-
vâmes à Rattenberg. Je me rendis

chez le colonel, il n'était pas chez lui.
Il la grande garde je trouvai deux de
mes camarades de jeunesse de l'école
clinie militaire, Bauer et Aschauer.
Eux aussi furent condamnés par un
mauvais génie dans cet enfer; car
Rattenberg l'est vraiment pour chacun
qui est jeté tout à coup entre ses
tristes murs. Je n'ai jamais vu une
ville aussi sombre, aussi sale, aussi
mélancolique que celle-ci. La mal propre-
té et l'ennui semblent être ici des
dieux publiquement adorés. Le major
Spaldum, qui est un homme poli, me
désigna le meilleur logement qu'il y
avait encore. Mais quelle idée me don-
na ce meilleur des mauvais.

J'ai trouvé encore un autre de mes
compagnons de jeunesse, Norman qui
nous accompagna à Bixleggs, village
une demie lieue de Battenberg, et de
là au château de Mähren, où résida
un lieutenant de notre régiment, qui
s'appelle Spessart. Je ne le connaissais
pas encore, mais Spel le connait. Il
est aimable et gai, mais c'est dom-
mage qu'il est libertin. Il nous
ramena à la ville. Il souhaite, de
pouvoir entreprendre quelquechose contre
les Czyzoliers qu'il nomme un peuple
méchant et dissimulé et qui n'a ni
foi ni loi. Tout le monde expecte
avec attention comme cette fermenta-
tation finira.

Du colonel Braun j'ai été ~~tot~~ accueilli

cordialement. Il a une jeune femme et une sœur chez soi auprès de soi. Ils venaient de souper.

Votre logement nous déplaît au soir encore davantage. La manière de bâtir est ici extrêmement sombre. Il n'y a point de rez-de-chaussée, à cause de l'humidité excessive. Nos fenêtres donnaient sur l'Inn. Voilà ce qui nous consolait un peu; ce fleuve est beau, majestueux. Nous ne jouissions que d'un espace très court, en étendant nos habits et nos manteaux sur le lit, qui était bien sale.

Le matin nous allames voir les fortifications, et de là je me rendis chez le quartier-maître, pour me transmettre mes tentes.

Cela a duré jusqu'à 12 heures et demi. Pendant ce temps je trouvais à Mähren, où il se plaisait beaucoup, et où il espérait Privilegg au crayon. A la parade je fis mon rapport au colonel, qui m'invita à dîner. Je ne m'ennuyai point. Le colonel est un homme de mérite, et un baron de Zumppenberg, qui y était, anime tout par son heureuse humeur. De là je m'en allai au théâtre de paysans à Brixlegg, qui était notre rendez-vous. On jouait Cyrillus von Kapadocien ou les Blutzeugnis Christi, et après une comédie, Burzel; ou Christus Mendikum, mendié et Un autre Juif jouez. La première pièce n'était presque passée, lorsque j'entrai la salle; je ne vis que deux femmes vagabondes, à genoux devant le cadavre d'un enfant, en élevant un chant si terrible, que la

tête m'en tourna. La comédie fut aussi bête que possible. Après nous nous rendîmes à l'auberge, où je fis la connaissance de quelques officiers, et enfin nous retournâmes à Chênehren. C'est un vieux château, ou plutôt une tour sur une colline, dont s'étend une vûe délicieuse. Dans le fond les montagnes, les flots de l'Oder passant avec bruit, le village paisible, au devant des eaux vives qui sifflent sur les cailloux, en formant de petites chûtes de tems en tems, et se faisant chemin par des bocages fleuris. Et même le meublement antique du château ajoute au charme pittoresque de cet endroit solitaire. Là, se pourrait former un jeune écrivain, qui aît des talens pour la poésie.

The world forgetting, by the world forgot.

14 Juin 1814 Flintsbach.

Voilà qui vient encore un autre officier, ami de Spessart; ces trois boivent du vin et chantent, mais des chansons assez frivoles et sales. Spessart prend quelques verres de trop, il franche les bornes de la décence, que maintenant il n'en veut plus rien savoir. Pour la première fois il me semble un homme ordinaire.

Il avait esquissé le château et le vallon, en souhaitant plusieurs fois de pouvoir toutes à Mâcheren pour faire des tableaux. Enfin je lui dis, que je voulais bien le dégager de son obligation, de voyager avec moi. Au commencement il fut réjouit, mais tout-à-coup il me tire à côté dans une fenêtre, me fait des reproches, en disant, qu'il voulait absolument m'accompagner, et que des circonstances ne lui permettaient pas de faire ces séjours

en Tyrol. J'y consentis, en remarquant qu'il
peut être aussi inconséquent. Nous passâmes
la nuit à Klähren, en dépassant nous avait
arrangé un lit dans sa chambre, et nous
prîmes congé de bon matin. Le Rattenberg
il fallait longtemps attendre notre chaise,
et en attendant nous prîmes du chocolat
à l'aigle. La première station fut Wörgl.
Il Kufstein nous avions déjà pris possession
de notre ancienne; mais nous ne pouvions
pas y rester, à cause de la foire, et de
beaucoup de marchands, qui se trouvaient
dans l'auberge. Nous partîmes donc sur
le champ, en nous rendant ici. Nous arri-
vâmes à 5 heures et demi du soir. J'ai
descendu à l'auberge, moi au presbytère,
où je fus logé. Cette maison est claire,
agréablement située; ma chambre
me plaît beaucoup; je pourrais rester ici
longtemps, si me réjouissant de ces mon-

Saegnes par Francesques ; de ces belles forêts de pêtre ; de ces riants vallons.

Le curé n'y était pas, mais son adjoint, un homme assez bien élevé pour un prêtre de village. Il me montra une traduction de Young, qu'il avait dans sa bibliothèque. Ce qui me paraissait drôle, c'est que la chambre était décorée des estampes d'après Angelika Kaufmann, contenant l'histoire d'Abeillard et d'Héloïse. Le matin je fis la connaissance du curé lui-même. Les prêtres traînent une vie insoucieuse et douce ; c'est dommage, que le bonheur du mariage leur manque. En attendant ils acceptent les consolations dont une existence est capable. — Après midi je montai le Petersberg ; il y a une chapelle et une maison. La vue est belle. Je n'ai pas vu Pétersbourg pendant toute la journée ; il m'avait offert des promenades avec lui, que je refusais.

enfin il m'écrit, ce qui suit: «Mon cher Platen!
Il faut te voir aujourd'hui, seulement voir, et
parler avec toi sur l'heure de notre départ;
ton domestique ne me donne point d'espé-
rance, que tu viendras me ~~voir~~ chercher; il
me fâche bien, que je ne puis pas aller chez toi.
Mais pour accomplir mes vœux, sans un grand
sacrifice de ta part, je t'attendrai
devant le presbytère, où je ferai une pe-
tite promenade. Je te salue, mon ami, de tout
mon cœur." Mais je n'y consentis pas.
Alors il vint chez moi, en me disant, que
cette démarche lui avait coûté extrêmement.
Il parla avec chaleur et amoureusement, il
me demanda en quoi il m'avait offensé?
Je lui dis bien des choses, par lesquelles il m'avait
blessé et irrité. Je lui dis, qu'à Worgl il
m'avait déclaré pour un jeune homme d'un
caractère mauvais etc. Il révoqua solen-
nellement, je lui pardonnai, mais tout cela ne vaut rien.

Ce 15 Juin 1814 Aibling.

Dans ce moment où j'écris mon compagnon de voyage part seul pour Munich. J'entends rouler la voiture, et claquer le fouet, c'était moi qui l'ai porté quelques florins pour payer la poste, et c'est aussi moi qui l'ai fait s'en aller. Notre tour de Gliersbach ici se passait sans discorde, ainsi le dîner. Mais sur une petite promenade ~~etc~~ d'après midi la vieille rancune n'est encore mais fêtée, et je commençai à voir que notre relation ne pouvait être établi comme auparavant. Chez moi dans la maison je lui déclarai, que je souhaitai de compte avec lui formellement, et de ne le voir plus. Après avoir dit et redit beaucoup de choses, il prit le parti de partir, et il partit. Il m'avait encore offert une correspondence; je la refusai. Ses lettres m'auraient pu être utiles et agréables. En aucun cas il était raisonable, de

Le banni un homme qui ne voulait du bien.
Mais c'est ainsi que le coeur humain se contre-
dit. C'est sure, que son absence me sera sen-
sible c'est une victime, que je délaignais
la société, dont je pourrais encore jouir,
et que je me montrais à lui, pis que je ne
suis, c'est tout-à-fait une folle bizarrerie.
Je savais tout cela auparavant; pourquoi ~~xx~~
l'ai-je fait? Quand je ne renoncerai pas
à cette opiniâtreté de caractère elle me
rendra malheureux et elle éloignera de moi
bien des hommes.

Ce 16 Juin 1814. Alsing.

Je me prends aujourd'hui la plume pour
chasser l'ennui. Je quittai Aisling à sept
heures du matin; le temps était pluvieux, le
trajet lent, la voiture mauvaise. Le fils
qui nous envoya ici, tout près du bourg. Je suis
dans le presbytère, mais ce n'est pas comme
à Flintfehbach. Dans une maison obscure je

n'ai trouvé qu'une chambre désagréable. En entrant chez le curé, une odeur écœurante m'a presque fait reculer hors de la chambre. Le pasteur qui répand ces parfums monacals est un gros bon homme rébété par ignorance, et qui ne sait pas de quoi parler. Il mange bien et il boit davantage, et la bière le rend encore un peu plus lourd, qu'il ne l'était avant le dîner. Quand il respire on l'entend trois cents pas de lui.

Je me trouve seul. Depuis hier au soir Ifel est à Munich. Son absence me rend compte de sa valeur. Quand il parlait, il me disait au moins: „Je tâcherai d'apprendre à vous mépriser, mais je n'en serai point capable." Et moi je ne le ferai pas si même je pourrais le faire. Il a beaucoup d'amis, il m'oubliera bientôt. Ce Voyage a été intéressant, ces contrées sont belles, et si rien ne contrarie mes observations. Mais aussi ces 2 jours de solitude

avaient des charmes. Je composai plusieurs chansonettes.

Le 18 Juin 1814 Munich.

J'arrivai hier. J'appris avec bien du plaisir, que Liebeskind restera ici et sera établi à l'académie militaire, comme officier inspecteur. Il venait, pour me payer, ce qu'Ifel me devait; il me demanda des éclaircissements sur ma relation avec Ifel. Ce dernier l'avait dit beaucoup de mal de moi, et que j'avais le cœur corrompu.

Le 19 Juin 1814 Munich.

Liebeskind venait me voir de bonne heure ce matin. Il me dit, que, comme chef de Hartmann nous a invité à dîner, je ne devais pas craindre d'être compromis par Ifel, et que mr Schlichtegroll mr. de Hartmann était instruit de nos querelles. Ce dernier avait interrogé Ifel sur mon cœur; il lui répondit, qu'il était encore occupé de le mettre à l'épreuve. Ifel se rendra au lac de Starenberg.

Le 21 Juin 1814 Munich.

Il faut de nouveau partir, à ce que je crois en Tyrole, et peut-être pour y séjourner. On me l'a avertis hier pendant la nuit, lorsque j'étais déjà couché.

Wolfgartenhausen.

Nous avons marché jusqu'ici, faisant le plus le temps le pire du monde. Nous avons rejoints à Mittenwald. Le capitaine Mendel est notre commandant. Les autres officiers sont les lieutenants Gömmer et Schuberth. Je suis fâché d'interrompre ainsi mes leçons anglais.

Le 23 Juin 1814 Mittenwald

Cette petite ville ne me plaît guère. Le temps est si mauvais, et il l'était durant notre marche de dix lieues sur les montagnes. Hier nous n'en fîmes que sept jusqu'à Benedictbayern, dont les environs sont beaux. Nous étions logés, Mendel et moi, au cidre. Notre compagnie, maintenant une plaisanterie de Mr. Utz Schneider. La femme nous accueillit

poliment. Elle me semble une dame estimable, et les richesses, qu'elle possède ne me sont pas mal placées.

Si je ne l'avais pas su, qu'il y avait ici une Verrerie, je m'en étais bientôt apperçu. Tout ce qu'on trouve dans nos vastes chambres est également de verre, l'encrier, le tablier, le lavemain jusqu'au pot de chambre.

Le matin nous passions les bords du Kochelsée et du Wallersée, lieux charmans, quand le tems l'est. Ici je suis logé chez un marchand appauvri.

Ce 26 Juin 1814 Partenkirchen.

A peine nous étions arrivés ici, au lieu de notre destination, qu'on nous apprit, que nous serons relevés, et que nous pourrons retourner à Munich. Je n'ai pas commencé ce Voyage avec de bons auspices, je regrettais Munich, même les fêtes, qu'on donnera durant nos

absence, mais apprécient le séjour d'ici me plaît, et je voudrais bien y rester quelques semaines. Nous arrivâmes ici hier matin. Le chemin a été fatigant. Je demeure ici à la poste, et je suis content. Dans ces contrées on est accoutumé de peindre les faces des maisons. Il s'étiller: wald j'avais vu à côté de moi le meurtre de Holopherne, ici je vois la réconciliation du Seigneur Esaü et de son frère.

Durant ce voyage je me suis occupé beaucoup du Pastor fido de Guarini que j'ai pris avec moi. J'ai moi-même composé quelques chansons.

Ce 27 Juin 1811 Altorf. —

Le chemin de Fluelen jusqu'ici me paraît très agréable. On marche quelque temps entre le Lac et des rochers, où tombent des chutes d'eau de

toute espèce. Plus tard nous trouvions la grande route tout-à-fait abymée. Le capitaine faisait un grand détours avec la compagnie, pour échapper à ce déluge, mais conduit malheureusement par une vielle femme, qui a perdu l'esprit et ne savait pas trop bien les chemins. Le lieutenant Schubert et moi nous prîmes passion en voiture, qu'on avait fait venir pour cela, et pour transporter tous les soldats. Mais le capitaine préféra sa folle, et arriva longtems après nous, tout-à-fait mouillé de pluie, et nous gronda.

Ce 28 Juin 1814 Weilheim.

Cet endroit est connu en Bavière à cause de la stupidité de ses habitans. Je n'en ai pas encore fait des expériences. Il n'y a que quatre lieues de Murnau ici. On voit le couvent

de Tölzing, un peu écarté de la route. Les environs de cette petite ville sont jolis, mais on n'en peut jouir à cause de la pluie continuelle. Après demain nous serons à Munich.

Ce 29 Juin 1874. Buchhof.

L'endroit où j'écris cela est situé près de Starenberg, aux bords de ce beau lac, un des séjours favoris des habitans de Munich. C'est après midi pour la première fois le ciel s'est éclairé et un air d'été nous vient surprendre. Ce fut un petit voyage en bateau de Perchà jusqu'à Starenberg. Lorsque je glissais pour la dernière fois sur ce miroir transparent, bien d'autres sentimens agitaient mon âme, maintenant

désert. Je n'avais qu'une seule pensée. Elle était à Munich. Dans chaque flot je voyais son image, je le croyais voir se promener sous toutes les ombres de ces chênes. O Berenice, jours délicieux. Même à un l'amour sans espérance est un paradis semble fleurir dans le désir, un paradis que nous aimons à habiter.

Pflueker mir den Pfeil mir wieder,
aber so grausam mich durchdrang,
den tiefen Schmerz der Klage lindre,
der auf den armen Busen sich senkt.

Ce 1 Juillet 1811 Munich.

Un plaisir inespéré m'attendait à mon retour — une lettre de Gustave Jacobs d'un village près de Landshut. Il me ~~avait~~ avait à Landshut à l'université.

Ce 4 Juillet 1812 Munich

Une lettre de Edion. Les campagnes fleuries de l'Italie il soupire après les forêts, après les amis de l'Allemagne. En voici l'homme!

Et moi-même, suis-je content? Quel est mon avenir? Dit le monde me dit également, que je ne fais pas fait pour le militaire, que je devrais cultiver les sciences, que d'une autre manière je devrais servir la patrie. Cette vie des affaires guerrillanimes et fatigantes détruit les facultés de mon esprit. Elle contrarient de notre état actuel, voilà la production la plus pernicieuse du coeur. Que qu'est-ce-que me consolera? l'espérance? - Vaine ressource d'une ame chagrine. Les Muses? Je ne puis les forcer de m'être propices.

La nature ? Elle est sans chansons, où je me tourne. Les études ? Elles me donnent de la répugnance. Mes amis ? Ils sont loin de moi. La lecture ? [illegible] je manque de temps.

Ce 9 Juillet 1814 Munich.

Et moi aussi j'ai lû la Lyre et le glaive de Körner. Ce livre me faisait une impression neuve et profonde. Il faut que chacun de notre peuple, même le plus flegmatique soit enflammé par ces chansons, qu'une inspiration sainte & magnanime a dictés. Il n'y a rien des fadeurs de nos poëtes modernes, il n'y a qu'un brulant amour de la patrie, couronné des fleurs de la poésie. Quel sonnet, p. e. son congé de la vie ! Il expire sur les lèvres harmonieusement.

Ce 17 Juillet 1818 à Munich,

Mrs. de Harnier a lu une petite chanson,
que j'avais donné à Ysel, Mrs Schlegel
Lindenthal, et m'en fit des éloges.
Je pourrais me féliciter, si je les avais
mérités. Mais tout ce que j'écris ne sont
que des rimes, des imitations, des fadaises
amoureuses, sans valeur ni esprit. Très
rarement j'y remarque une pensée poétique;
comme une étoile de faible lueur, qui
perce les nues. Peut-être d'autre circonstan-
ces m'auraient rendu poète. Je suis trop
imparfait comme homme. Peut-être
l'amour me pourrait encore tirer quelques
accords heureux; mais je me sens froid.
Je voudrais que personne ne savait que
j'ai fait des vers.

Ce 22 Juillet 1818 à Munich.

Comme les impulsions du monde sont
elles différentes! Ce vilain désire la

grandeur. Le grand ne se réjouit point de son élévation. L'un enferme les richesses en des coffres d'airain, l'autre les met sur une carte trompeuse. Celui-ci s'enchaine à son bureau durant les heures les plus belles du jour; celui-là erre dans le pays sans travail et sans plaisir. L'un découvre les systèmes du monde, l'autre ne peut comptes qu'à l'aide des doigts. L'un gagne son pain à la sueur de son visage, l'autre dévore ses faisans à la sueur de son corps embonpoint. Celui-ci s'enrichit par l'usure, l'autre par la tempérance; celui-ci se montre brodé d'or chaque pli de son habit, celui-là couvre sa nudité des haillons mal-cousus. L'un mendie des morceaux de pain, l'autre une place de ministre, l'autre un coeur chéri. Celui-ci

trouve la divinité dans chaque brin d'herbe, Celui-là ne la trouva guere dans toute la nature. Et cette différence peut subsister ? Et tous, ils / appellent des hommes. Et enfin, quel bien ambitionnent-ils ? Un tombeau, plus ou moins superbe. Il n'y a que peu, qui regardent au delà.

Ce 28 Juillet 1814. Munich

Les nœuds avec Jfel me tourmentent encore après être rompus. O que ces amitiés Fâtives, et intimes, et fantastiques ne valent guère. Hier Perglas qui s'était apperçu de notre brouillerie me fit des reproches. dures. „Je sais bien, ajoutait-il, que mes exhortations seront vaines, car quand je vous de cœur, cela ne fait aucune impression sur vous, et je n'ai pas assez d'esprit, pour vous rendre palpable

la laideur et l'inconséquence de votre conduite." Ainsi il voulut adoucir les traits que qui me disait par une plus petite, qu'il faisait à lui-même. C'est Ysel qui lui a insinué que j'avais le cœur endurci. Il ajouta, que je ne saurais jamais que ce que c'est que l'amitié, et que je ne pouvais jamais m'intéresser à quelqu'un qui que ce soit, à cause de mes singularités de caractère. Il avait appris notre séparation, lorsque je partis pour Partenkirchen, sans le charger à Ysel, comme aux autres. Il croyait que c'était ~~oublié~~ par oubli, et voulait me corriger, en lui disant quelque chose de ma part. Ysel alors le conjura, si ce compliment venait de moi ou non.
Dans ce moment Perglas me fait part

de la triste nouvelle, qu'Iffel pour-
ra encore ce fois avec la poste
parce que sa mère à Darmstadt est
mourante. Schlichtegroll et Perglas
l'accompagnent jusqu'à Augsbourg.
Mes meilleurs souhaits l'accompag-
nent aussi, quoiqu'il ne le sait pas.

29 Juillet 1811 Munich.

Comme l'art oratoire est bien négligé
en Allemagne, et comme les collèges
ne s'y mêlent pas, je voudrais qu'on
créera un club de rhétorique parmi
ses amis, pour y introduire une élève
bannie de la patrie injustement.
L'avantage, que nous en pourrions tirer
serait bien considérable. Cet art n'est
pas seulement très utile dans la con-
versation commune, il éclaire aussi l'esprit

il facilite la marche des idées, elle nous rend maître de notre langue.

le 2 Août 1814 Munich.

Je lis maintenant le tome troisième de la vie de Göthe, qui m'intéresse beaucoup. Göthe etait heureux, tout contribuait pour le rendre illustre, pour compléter son éducation. Maintenant il est bien en état de regarder sa vie première avec impartialité. Elle a tant d'époques différentes, comme l'indiquent ses écrits, car croirait-on, que le même auteur a écrit Götz de Berlichingen et la fille naturelle? Ce qu'il dit de Hamann, on peut aussi l'appliquer à lui-même. Ses écrits sont parfois du livres sybillinique, qu'on n'entend pas plutôt, que l'on est parvenu à une situation sem-

fable à celle de l'auteur.

Dans le Gesellschafts blatt j'ai lu une idylle de Mr: Sendtner, qui est ici regardé comme poète. Il semble qu'un certain est né avec nous, parce qu'il y a tant de personnes qui ne peuvent l'acquérir ni par l'âge, ni par l'étude. Surtout dans l'Idylle. la naïveté dégenère d'un côté en affectation, et de l'autre en platitude. On remarque ces deux défauts dans le poëme mentionné. L'auteur donne à des bourgeoises de Munich les noms de Laura, Serenita etc et voilà un des des Hexamètres:

Und nun glückselige Nopt giebts nunmehr für das

Ki Constanz.

Comme cela est naturel! On pourrait dire aussi:

Und nun ist Finsterniss Nebt hurrah nunmehr für das

Dr. Rustschal.

Je m'occupe beaucoup de la littérature anglaise. Je lis le Vicar of Wakefield.

and that famous epistle of Pope : Eloisa to Abelard. Je lis de même Pétrarche et le Dante. De même le Shakespeare=ours de Waggeven. De même Percy's collec=tion, qui m'enchante.

Ce 23 Septembre 1814 Munich

Il y avait un concert à Nymphenbourg, donné en honneur de l'Impératrice mère de la Reine. Elle n'est pas belle, mais elle doit avoir des manières douces et affables. Je m'y suis plû.

Ce 24 Septembre 1814 Munich

J'ai encore trouvé une collection jolie de ballades anglaises en trois volumes, intitulé : Tales of Wonder, written and collected by Two Esqrs. with Shakespeare to motto : Black spirits and white,
Blue spirits and grey,

Allingle mingle, mingle,
You that mingle may.

Ces originaux de cette collection sont en partie de Scott lui-même, de Southey, de Walter Scott, qui a traduit Götz de Berlichingen, et de beaucoup d'autres. Il y a beaucoup de traductions du dernier de l'ouvrage de Herder les voix des peuples et aussi de l'Allemand de Burger et de Göthe. La ballade du premier, "le féroce chasseur", est très bien traduit, de même celle du dernier le pêcheur. On y trouve encore cette romance non achevé de Göthe, à la manière Arabe. Si le poète rompt, le traducteur ajoute encore:

All arose with Thund'ring Sound,
All th' expected Stranger greet:

Hey'd their meagre arms they wave,
Wild their notes of welcome swell:
Welcome, Traitor, to the grave,
Perjur'd, bid the light farewel.

Je lis aussi un journal de Kotzebue, intitulé Abeille.

Ce 3 Octobre 1811 Munich.

Mathieu Schlichtegrole est parti hier pour Göttingen très en hâte. J'allais voir Carl Wiebeking et après-midi. Voilà ce qu'il me dit de lui: Fol: Il est trop exalté pour garder long-tems un ami; et il est trop égoiste; où, comme nous parlons

toujours anglais ; il se servit des mots comiques : he is gallen in love with himself.

Je traduis quelques morceaux du prato fido, et quelques autres des Seli= ques de Percy. J'ai aussi commencé à traduire une héroïde d'Ovide. Dido Aeneae. Une ballade, Genevieve est aussi une production de ce jour.

Ce 16 Octobre 1811 Munich.

De tous les arts c'est sûrement la poésie qui est le moins aimée des hommes communs. La peinture et la musique ont toutes les deux quelque chose d'imposant, qui parle aux yeux et aux oreilles de la populace. La première a les

caricatures, des pièces de bataille,
des portraits, dont la ressemblance
frappe. La musique a des sons brugnans,
des marches, son tambour bat. On
peut dire, que la poésie compose de
chansons à boire, mais elles ne
sont connues que par le mérite de
la mélodie bonne ou mauvaise, et
on n'en regarde jamais les paroles.
Mais c'est peut-être un avantage
de la poésie, qu'elle occupe seule-
ment l'esprit, et qu'elle ne souf-
fre point de profane, comme
les mystères d'Eleusis.

14 Octobre 1814 Munich.

Je me suis rendu avec Gas à
l'exposition des peintures pour la

première fois. Je ne pouvais rester que peu de tems, comme on allait fermer les chambres à trois heures & demi. J'ai vu du moins le grand tableau de la bataille de Hanau. Je m'y attendais avec joie, parce qu'on en avait dit, que parmi beaucoup d'officiers dessinés, qu'on y voyait tracés avec perfection, il y avait aussi le prince de ++; et je désirais violemment de le revoir. Je le vis, appuyé sur deux fusils, et exhalant le dernier soupir de sa belle vie. Mais je n'y pus reconnaître ses traits.

Ich muß mein Glück,
Nur nicht der neyde, sein Gift
Ihr soll mich nicht schon und soll;
Ich muß nicht sein und den heimlich
Lyrische,
Nur nicht sein beschneidnes Ohr,
und nicht
Ihr Lohn zahlen soll.
Er liegt mit seinem Grund für
immer,
Ihr seinem Grund Buchs,
Ihr Mutter ruhe in Frieden immer,
Ihr Tiber nimmer quelle.

Le 22 Octobre 1811 Munich,

J'ai trouvé des trésors de poésie.
dans les voix des peuples, que

Herder a rassemblé et traduit. J'en trouvais quelques romances danoises qui m'ont charmé. Herder est un traducteur parfait. Il était bien difficile de rendre p.e. avec une fidélité scrupuleuse, like mist brown maid, ou cette chanson touchante et harmonieuse de Shakespeare : Come away, come away, death.

Moi-même j'ai traduit la ballade de de Feuilles le Chevalier de Coggenhoven en vers anglais, que j'ai vais copier, pour faire voir mon style anglais de ce tems. La traduction est aussi mauvaise qu'elle peut être, mais c'est du moins un exercice.

The Knight of Coggenburg.

a Ballad.

I'll write a sisters tenderness
Your brethren love receive,
O Knight, demand not more
nor less,
Not more nor less I give.

—

I like to see you calm and
glee,
When you arrive and wend.
But why your eyes so sadly
weep,
I can't it comprehend.

He does it hear with mute
despair

He breaks him loose with force,
And in his arms he clasps
her,
And mounts his noble horse.

—

He sends around to Switzerland,
to all his warrior brave,
Upon their breast the cross
imprest
They seek the holy grave.

—

And there of many a conquest proud
They win the fame and
prize
Their banners flutter through
the crowd
Of pagan enemies.

—

The Younger Knight's victorious
name
Afflicteth the musulman,
But sore did make, he cannot
tame,
His heart so sick and wan.

—

For ever more his peace is lost,
A year the grief he bore,
But after this he left the
host,
He can't it bear no more.

—

And he beheld upon the strand
A ship her sails she spells,
And to yon country sails
the Knight

Where his dear maiden dwells.

—

The pilgrim knows as the
castle's door,
But three times woe to him,
Prey open and he hears a word,
That shakes him ev'ry limb.

—

The maid you fear bears now
the veil,
To now the heaven's bride.
She took the blessing yesterday,
And for this world she died.

—

From his fore-fathers house
adieu
Farewell the mournful
Lord,

Beholds no more his horse so true,
Beholds no more his sword,

—

An unknown man from Tossen-
burg
Defends he, for it bear
The shoulders of his comely maid,
A garment made of hair.

—

He built a hut from yonder place
Not far off, where in peace
The nunnery surrounded stood
With hardsome linden-trees.

—

He tarried from the rising morn,
Until the clear moon shone,
— There he fate in his hopes forlorn,

There she sate quite alone.
For hours beheld the cloisters she
In undisturbed calm;
Beheld the windows of the sun,
Until she open'd them.

Until the comely-one was seen,
Her image dear arose,
Down looking to the valley green,
In mild and sweet repose.

Contented then she went to bed,
Slept without any fear,
And being cheerful when again
The morning should appear.

And thus she sate there many
a day,

Many a year fate he there,
Beheld the windows of the nun,
Until they open'd were.

Until the comely-one was seen,
The image dear arose,
Down looking to the valley green
In mild and sweet repose.

And thus he fate still when
His fate
Did call him off to die
And on the windows of the nun
Gazed still his broken eye.

Am 28ten October 1814. Buchsweiler.

Es fallen gestern meine schönen Pferde. Ich ver-
mit Charles der mich in der Frühlichkeit, mir
auf gleich machen ein adliches Essen, da ich
über mich Kommt. Gleich folgte der zweiten
bayrischen Gesandte, gleich der Oberst Grün
zu Berg mit seiner Tochter, später kam
General Vorger mit seiner Frau ein junger Herr
Freund'. Es war ein gutes Essen, Champagner
floss, wir sind in gute Stimmung
Nachmittags der König. Dann noch die Prinz
von S. Boisrédon mit ihren schönen Töchtern,
dann Hr. James mit seiner Frau, Pfarrer
der Lord Castlereagh, mein mir Herr Lechner

Sorgte. Einige dauern und bis wohl die angli-
sche Cambridge, Mr. Rose mit seiner Ge-
mahlin, drei Personen u 2 Töchter, seine Cousine
Louise u wir sind mit. Ich möchte mich gern
mit dem guten Alten bestigen. so sehr der
Gedanke in Frankreich mich zu reizen, die Einzige
Pflanze über mir, die so einige Zeit vor-
her erwähnt worden. Ich sorgte, ob sie Cou-
gekommen sey. so wunderbar mir: Ach ganz.
Cousine, Sophie u, eine ihr große, Pflan-
zenart jungen Mensch mit den prachtigsten u
dreifachen Augen von der Größe. so eine
Pflanze lieb by der Dame. Einige und der ist
mit der entfernten, natürlichsten Verwandtsch-

Ich u andern Freunde haben uns so entschlossen,
bey seinem Exicorps zu bleiben, wo sich uns
aber nicht abwendig machen; sollen wir bey der nächs-
sten Vorfallenheit zurückkommen, wir können uns alsdann zu
seinen Corps. Allein ist seine Gedanken dergleichen,
Vor dass wir ein ganz neues mir mir zu bilden
haben.

Ehe kommen wir noch die angliste Frage zu
klären zu beantworten. Wir ist so bizarre + neue
sein Herr so mit den Jesuiten seinen Bezug der auf den
Continents gehabt. Vermuthet waren die Studien
bürgerlichst wie zu Collegien ausgezogen. Ehrl.
Englischmann haben so kurze Ideen, + wenn wir
gewinnen wir neue Hilfe zu andern Stammbuch
Gang. Die Spanier alle, wie auch die Flamänder

Laden, sich gut konzentrieren. Ich brauche Ruhe,
ob ich englisch spreche; ob beziehen ob, in dem er sagte.
Ich sein Herren ein Freund. allen englischen,
es ihn Buch eingeschlossen habe. Damit unterrichte
er Deutsch, als ich ihn englisch unterrichte. Also sehen
dennoch den wichtigen Rock ganz allein stehen; braucht
ganz nicht so, wie hier mein hoher Conversation
mit ihm ist, aber nicht konzentriert; der englische,
sagte er mir, wird dann schon an selbst kommen.
Aber er kam nicht. Damit verbrannte sich gleich
dennoch, indem er sogleich wieder zu kommen
versprach; aber er kam nicht wieder. Nun den
ersten Brief ist selbst ziemlich lang mit dem jungen
Rock. Er ist sehr gut, aber freilich ein an den
Elementen verstoßen. Er bringt mich Englisch, ob ich

nicht zu stehen kommen. Es scheint mir, daß es die
Pflicht jedes, der nicht à-vis zu sitzen. Es muß
an mir, daß er mich zur seiner Braut erwählt.
Denn englischen Herrn es über nicht zu bringen,
absteigen Herr v. Harrier mir ist selbst es sehr
sehr unangenehm. Meine Tante sind ausgeschrieben
mit dem Hofe. Sind v. Harrier- sehr Kinder
zu spielen mit Ihr mit Ziel v Gehorsam. Ihre
Tochter gesungen. Die englischen, besonders die
Männer geben einen gründlichen Tiefsinn.
In der Geschichte bleiben sie alle weit hinter
zurück. Die schönste Rose sagte mir, daß auf
in England nicht gerne gesehen wird, weil dem die
Einwohner das ansehen. — Ich sollte die Ehre
die Reise nach Genf zu machen.

Am 2ten November 1814 Nachts.

Wenn ich nun, Du Geliebte, zu Dir komme,
Und mein Herz Dir den Kuß zu reichen,
Mit stillem Blick den Deinigen zu begegnen,
Und Thränen mich in Deinem Auge zu sehen,
Dann reißt in Deinem Herzen mich Liebe hin, ganz allein,
Ich einzig zu Deinem, die in Deiner Nähe bleibt,
Gibt mir Dein Herz mit tausend süßen Zeichen Deiner Liebe,
Deinen Mund, der mir Worte der Wonne stammelt,
Der mir Deine Arme entgegenstreckt mit dem Ausdruck,
Der mir Deine Hand, die mich fester halten will,
Und der Lebewohlen, der Du Dich selbst geben,
Blicken mich mit Innigkeit an Deinem Herzen,
Wenn ich Dein ganz bin, Du ganz mein bist,
Wenn ich Dich an meinem Herzen fühle durch die Luft,
Den Druck Deiner Lippen gewiß,
Allein der Himmel Licht über dem Haupt,
Und ich die Gegenwart der Gottheit anbetend

Doch ist's, zu bauen für die guten Leute,
Als seinen Garten eben in Gemach stand,
Als der Gabel ist nützlich, nun's gebogen,
Und dennoch wissen, zuviel und Geld bezahlt.

Antwort.

Antwort des 5ten Canon 1 / 24ten Ode des Horace.

Januar 1814.

Lomedon.

Dich sein den Goldmann an, den rauhen Sander rasten
Ob sein Gesicht bezeugt, er ist kein frischen Knaben,
Den Arm, den Albert Volk in steten festen Schlag,
Den ganzen Mann Tod in seinen Busen trug;
Dich meiner schonen Schmuck und meinen Rosenkranz
Und schelte den Glück, der meinen Wangen zeigen.

Lamilla.

O. wenn dem meinen Gram gerechte Tränen zeigt!

Lomedon.

Es hilft es nicht, die Gram Verwandlung,
Und mit den Sander Tod, den Unterlauf zu Boden,
Es ist mit Glück bezahlt a sonders heim Futon.

Ich will dir Recht gewähren, so ist es dein Recht.

Camille.

Du flehst dem Tier für die Ehre und meinen Bruder.
Wie sie beständig sind dem treuen Pferde,
Unmöglich ist ihm Fall, gewisse Sturz dem Pferden.
Selbst über wirst ihn aus der Pferden Mitgestirn,
Es ist morgen Tag falle in meinem Augenblick:

Horatius.

Und Lucretia?

Camille.

Ehring! und zurück die gute Mutter!

Horatius.

Camille! geh Entschuldigung bringe Kissen!
Von meinem Feind Haupt, die Hand mein Arm in Ring,
Mein Schwert den Römern fasse, die Herz die treue Brust.
O Liebe fühlt Schuld kann nie die Rache lassen,
Als Tizzen fordern sie, sie fordern dein Herzen.
Verlange Möglichst! fordern nie die Pflicht
Als unmöglich Ding zu sein, begehre dein Herz.

Claudius zum Glück kommen und Ihnen Ihren
Sie meinen Kuß mit und Prügel zu vermehren.
Da sie gedenken dir am Hund an d'Kette:

Camilla.

Gib mir ein ehrlich Herz, den Adrian, Claudio!
Und willst du, daß du nicht in mir verborgen bleibst,
Gib dem Geliebten mir, verweise Lust mir die Liebe.
Dein Pfichtel nur so, daß mir Lust - Pfeuer gebot.
Und Lebend Liebe ist so, ein Bannen ist Tod.
Auch wirst ein Pfeuer uns, die Ihr vor dem gehen,
als Lust die Trübsal, der Pfeuer ihren Flammen,
die nun Feuer die unsterblich überall,
als allverzehrend uns so in Geliebten Fall.
als willst den ganz'gen Dorf der Pfeuer mir vernehmen,
so solle den Mund vergreifen, ist solle den Thor der schwer.
als willst, du frischen Pfeuer entzündend die Brust,
so stehen uns niemals in den Geliebten Trost.
O wolle Paris Hymen hier Leben uns beglücken,
Als du den Pfeuer ersiehst, Camillen zu beschicken;
O steigerst Pfeuerbrust du so tief, daß Pfeuer oder Pfeuer

Erblicke deine Ruhm, so gross in dir den Tag!

Horatius.

O Schwester, o Horatz, o Zwillings-Seele,
Auf meinen Triumphwagen dein Haupt erwirbst.
Erkennst du, ist Rücksicht den Feinden von deinem Feind?
O leichte Strafe Tod, ein Heil den Mörder-Hand!
Was mit den Römern, o Rom, Rat dich geboren,
Sieht mit den Feindlichz vor, Du bist dein Herz verloren!

Camilla.

O Rom, du mein Buhle von meinem ein'gen Feinde,
Rom, der durch deinen Rom mir meinen Gatten raubt;
Rom, der dich wenden dir, dem deinen Bogen stellen,
Rom, der ist sterben muss, weil er dich hat vor Allen!
Der Feind Mussten all, worin zu seinem Feind,
Mit Mauer verschütteten du seinen geliebten Freund.
Und ausser Italien nicht sie gar Schmach der Feinen
Eitlen Ort u Elenden sie zu ihrem Herz annehmen,
Einen fürchte Rachsucht vor wütenden Hand Rand
Zu dieser Mauern Fall, durch giessen Mein e Land
P. mögen gegen Rom dem Rom in Kampfen stoßen,
Und selber mich u dem in seinen Eingeweiden &c.

Memorandum N: L.

Fünfter Band.

Vom November 1814 bis April 1815,

mit dem Abmarsch aus Frankreich.

Semper, ut inducar, blandos offers mihi vultus;

Post tamen e misero tristis et asper, Amor.

Tibulles.

Abgekommen, so wie ich mich vorher gesinnt, auf alle Absichten
und Nebenabsichten meinen Blick, selbigen einzig, selbständig
seinen Augenblick aufhalte, dessen Original noch mit dem festhe
dem Tusche aufzeige, so wird das Auge dieses Hindernis
nicht gewahr, man Absichten zu bestätigen, da ist
keinem Zweifel gemäß die, daß Künstler Freundschaft zur Ehr
sucht zu übergeben, und mich selbst mit bestätigen will,
sondern ein neues gemeinschaftliches Ordnung und Einigkeit
zu machen einzusehen, besonders aber meine Absicht,
ist völlig aufgelöst, das Abenteuer einzusehen, zu andere
Arbeiten und mit Entschluß zu begreifen, um
es ist in meinem Namen Absichten gemeint. Ein
Zweifel wird ist den Inhalt dadurch gezogen damit, daß
das zu meinem Abenteuer nicht Fälle vorgesehen, absonderlich
und dem die einzelnen Formen folgen lassen.
Es sondern dazu wie dazu Sachen zu, als dadurch

ja vorjung, und ich ja ergötzen sehr, und zum einzi-
gen vor seinen Abmisse vor Gottesfurcht. Und ich vo-
rinnerst Gesetz, da vor mir Lügner, und da ich ja
durchgehen Leoriß bin, ist mich mein Knyste vor Ver-
gehen zerstreut; Ein Kind ja so Gottes mir wüsst so-
wohl, und Herz sie mir so vielen meinen treuen Freiheit
Den Tatsa ausserordentlich mögen einzig die genommen.

zweiten Abschnitt

Von Jesaias ist der Tabor, vergl. die Prophetin, und
ja sol Nacht. Ich mach ist ja einem andern Einzig
verstehen. Der Stimme ist, dergl. ist, obsten und ehrzu-
nes mich wieder vor dessen Herz sie mir so vielen einzelnen Freiheit
ja zu gefallen sein. Und sie mir in Lügen Aufmerksamkeit
mit dem Land von übergenommen Herr sinnbildlich wider
geboren, in übergangen Form zu stimmen.
Ja sehr mein Gut vor mir, in der ich Neigungen einander
Jesaias Herr so bestimmten Gemeinde muss vor gut sitten.

Meine beiden Frauen waren nicht in Mannheim; Frau Lina,
starb ich im November 1874. Sie erwarb, zum Sommer
zu Mannheim war. Ich gewann schon meine Neigung mit Lina
Seid. Mit Lina war ich Sommer nach nicht mehr anwesend.
Der Herr Pfarrer Fischer sich sie, wie ich schon erwähnte, in Gallin
gar auf. Mit meinen Eltern und Mutter Liebling war ich
nicht intim bekannt. Mein Vater Adolf zu Hohe hatte sich
einige entfernt. Mit Einladung war ich selten zusammen.
Der Herzog stand ich nicht sehr lange Zeit nicht, weniger
der. Meine nächsten Leute zu Lüneburg zeigten sich ab
neben Pfarrer Anerkennung. Im Kinder und Leben freie
Verlobungsreise Stimmung war ab; ab, bis meinem Konzert
und Akademievorsitz in der Sommer am 12ten November
1874 ein junger Offizier mit ++ Regimente, Namens
Hans von B. meine Eltern vorzüglich auf sich zog. Auf
ihn, ihn Hänschen aufsehen sich mein ganz Leben, ihn selbst
ihr Entschluss trotzte, auf ab konnte nicht arge rechnen
kommen, ihr sich mit jedem Freundlichkeit Neigung schenken,
und sie sich einmal Hochzeit mit Hochzeit zu Frau Clara

strahlen. Der Tannenbaum ist immer frischgrün, auch in strengen
winterlichen Zeiten oft genannt wird. Sein Aussehen gibt
uns Freude und Hoffnung, und es ist nicht groß, aber lustig
genug: seine Zweige sind regelmäßig: sie wachsen,
wie es scheint, wie der Wind will, und nicht besonders regiert.
Es ist klein, wie der Hof von M. Seine Früchte gefallen
mir, daß gesund zu sein scheinen, und ich könnte mir
ein Fest mit ihm feiern. Ich freute mich,
als er mit seinen Aufzügen (über dem Schlamm hatte
sie) in seinen "Hof" vor seine große Ankunft. Ich
wünschte, daß der Gedicht "Der Pilgrim von Pillau" nicht
ganz für Illustration geeignet sein, wenigstens er nicht
zu wundern, als "Hof". Ich habe schon schon ein Fest
Hoch mit ihm gemacht, und einen Kompass für seine
Freunde, als die auf diese Weise sein muss, der
er gut in seinen Augen in meiner Heimat ist."

Baltisch gesinnt ist mir, daß ich mich Ihnen Freund nennen
darf, und wir ein Herz mit ihm zu fühlen
schon sie war bei den künftigen Freuden in der Erinnerung

ebbonirt. Ich komme Ihnen Zeit gar oft so öfter vor
kam in Lexington. ich wird oft unbar ihm, und manchmal
unsemmlich mit ihm zufrieden das Land, ich begegnen ihm auf
der Straße und allen Leute sing mir, wenn wir Glück zu
wünschen, und eine nöthige Freudenschrift in mein prost
zustehen. Ich aber dort immer nicht mir Ihnen
sing; obgleich ich oft zu meine christen Gemüthe gezeigt
dacht. Ich fürchte Gemüth auf dem Herz, dass mir gerade
kann! Glaubst du gewiss ganz Männer Christen könne.
sing! noch auf dieser Erden vielleicht zusammenkommt
sehen. Einzig Zeit Ihrer Freund ist zwar in unserem Christen
in. Männer Liebe verwünscht, und Ihnen Ihrem Gegenstand
zuerst mein Aufmerksamkeit, da er mir in diesem
Herzen, die Leben. Ich Glückseligkeit nicht genug war.
Ihr muss jetzt ignorirt ist noch, dass pünktliche Glückseligkeit
Sohn in Ziele Tage kommt; dass einzige Gemüth
mich mir zu dass einige ängstliche Schreiben von Ihnen
Herz ich mir in Freundschaft in ihr Hand finden. Ich aber

für Lyrisch einen Dichter zu Liebe zu wissen.

Ich kann mir es selbst zu gestehen. Lieb machte ich sie abgewiesen, dies das ist zu wieder. Ich Conrad theilte mir, einen Freundschaft mit einem Mann machte. Mein Freund wollte nur Bestätigung, ich mach nur selbst für Lyr. Auf in den Monaten Konzerten das ist ein Personal Liebe, und Band ihn gegenüber. Ich Musik, Schrift ist damals, sind für ein Einbandet Herz, und besonders in der Lyr, in der ist mich Inhalt, Dichtung, Prosa, Musik, Prosa, dass ist einen ganzen Saal der schönen Dämm singen, und glücklichen Himmel und Gott schmeckt." Ich wusste um mich. Der B. ein Bordeaux-Esser, dass er sind Ph. Lyr. und dann wusste mich für ihn ein. Er wird ist Ihm in der Jahr der Gnade - 1815;

sind und der unglaublichen Freiheit, von andern Schulden, und allenfalls zu einem Amt, ist der Plan, den der Offizier-Korps ablegen wird, mit einer gesicherten Existenz

begründeten. — Lessing, der mich damals viel beschäftigte, und Peter d. Große, die Tales of wonder von Lewis, besonders Scharfenstein's Gemälde, auf mich einige Stücke des französischen Theaters von Racine, Corneille, Voltaire, auch Goethe's Werke sind es, welche ich damals, da es mir an Umgang fehlte, fast ausschließlich las, sind es, welche mir zuerst Gelegenheit gaben, die Kräfte meines Geistes an einem größeren Gegenstande zu versuchen.

XIII. Da ich die deutschen in Hinsicht Vollendung des Ganzen viel besser machen; als irgend ein anderer Stoff, mich die deutsche Poesie, dann auch mein Gemüth? Ich irgend einen Roman über die wichtigen Momente und Epochen der germanischen Völker, da er seinem eigenen mir so lieblichen Wohlklange giebt, und ich irgend einen auch über größere Zeiträume einige Handlungen über Charaktere."

Dritter Abschnitt. 1815.

Einleitung. Wie mir mein Vater zu Ostern, da ich Gymnasium nicht mehr besuchte. Ich las die Gedichte Klopstocks in der Gesellschaft, und das Gedicht einiger Mitglieder des Bundes,

der Name ist Mensch noch Pflicht mehr, wenigstens
ihn zu Finden. Ich schäme mich fast ein Mensch gewesen=
sein. Ich fürchte, ich sind einem Ungeheuer der Gemein=
ist Erde der Mensch, Er ist für besonders gemein
für mich Feind, mich der zu vollen Ergen Mensch Eigen=
schaft war. Ich fürchte mich einen eigenen Schlaf=
genossen, in Ihm ist jeder Tag, der mir Bewusstsein=
macht schein, begrüßen, und Ihm ich konspiriert.

Schlagmüssen auf mein Augenmerk Ihnen zu machen, war
ist zu hoch. Rissb nächste ist mehr, als ein Andenken von ihm
zu besitzen. Einmal schien ich mir Lange Christel in Ohn=
gen an ihn, die sonstlich nicht abgeschickt werden. Ihm an=
dem Optizianer Forte ist am Fernrohr niemand zu gainen
Leben; auf Erden an dem Berg nicht. Desto mehr der Meister
Liebe Gott an einzigen Leben, und mich nicht mehr verwandt.
Ich fürchte zwar Liebe Augenblicken, in Ihnen ist einem Hoffnung
verkannte, dass Gustav Adolf statt der Stier von Skiolum in Mensch:

Ein Mensch, der mich begleitet,
Schwimmt mich einen Überschwemmt macht, als mich zu Grabe trägt.

Englischen Pfirsiche aber Deutsche Pfirsich genannt muß zu sagen.
Mein Herz ist in mir Dunkle Melancholie, wenn die
Engländischen Commissarii kommen, und der jüngste Advocat
der Herrschaft, der jetzige Engländer. Am 24ten Januar stund
ich schlank Anno:

„Also ist der Lauf, der mir anfällt
Der Frühling bringt mir Klang:
Der Winter ist so rauh und kalt,
Das Kälten ist mein Sang.
Es sind mehr nicht mein Lüsten rein
Mein Unmuth umfangt,
Und ach! mir ist mein junges Leyn
Schon mein alter Lust.

Ich bin recht munter, frisch ist Herz, aber Kopf schwimmt mir
nicht. Mein Leben ist mir ein unbeständiger Jrrthümerstrom;
muß mein niedrige Verstand Seite denn ich ihm abgenommen. In
einem Spital der Liebe, der Pflege, der Barmherzigkeit denn
ich nicht stehen. als meinem Herrn gemäßen in ein irrsales
und krankes, um die Pflicht nicht genug vor dem Herrn zu pflegen.
Ich leben, und ob so Krankheit ist. ꝛc

Der ich über Kälte der Jugend klagte, worüber die Armuth
zu Ernährung meines Lebens. Also mir Freiheit genommen, Gesundheit
Freund, mein Herz Ehre ist mir und Hertz mir jetzt

spis wolf." Rubrigmal mitgnew fus fü dnyar Jni' zuzfsnw
mi mi" Jzglab nin fzglusb mi" mifsnb Olnrfüdmizf. Jnv
glab knew ndln Abnuch fü niv, nr fridbw zuglnuf nuf nugli-
zfs Pfnuch bny Jnrrw Exfsnw mif- niw. n Jzf Enrw zfn Chnizf
nb Snmulb) dnzlaf nnfo fzfnbzgnw, dn fsnudnb dn nr dn Jnfnrw-
fnrw, dn ynw Pnüdnw Exfsnwzfn, nblngzb. Ev fnd nin
gnzb Eignngzfnzfnw nindnw fnuzf, nnd, nin if, dnw Jsnudzfnz
if nrw ndnw Jnnng dnw Jnüdnuck Elnofüdnizfb nnf nnfln-
gnw, zo nind nöglif fü nnflnchgnw, nnd zo nin nöglif, fnin
Jfnuck, nb fnzgn Mnnzf: fo bnfnnzbnw. Elnnw nr bnfbnrw
Mnzjnngnw nofnfbnw fnb, fo jfnnt nr fnf Jnof nift. ingnzgnnw
Jnofbnnw ningnbnuck fü fnzgn, nnd fnf jfnrw in zo fnrw-
nif Mnzjnngnw fü nnimnn, nfb nr fin bnzjngbw. Ein jfnzbw
nnf nrw dn fnnnd Jfnf, nnd nr gnfbnnd nir, Exf nb
nnfbnrw fbnindig fnz, nnn glnifgnfbnnbn Pnnln fü findn.
Jnnfbnn jfw nnd Finbnlbinn fnb nfnnlb nin nngnb Enn"ng's
gnbb gnfnnndnn. nrw dnw if nifbb nngfbn dnb nbnw bnln
nnd Mnzgnl nnd Enbnwinjfimmng nindn gnlöf nnidn. Es fngn
nin nnf, dnf jfw dnb Inbnn nöglfnnf jfnl, nnd Enbnwdng's
nnngnnn bibnnindnn nnrbn nnnn. Vnjf nnfn nr nnf nnnin Pnln.
so fnffl nlfo nnf, dnf jfw nbnnb fnfbb nbnw nr nnifb

[illegible] mit [illegible] [illegible] [illegible]

auch. Es übersetzen gleichfalls Herr und französische Journalisten in deutsche Allgemeinheiten, wie z.B. die Herr[en] [illegible] und Lingelsheim. Die meinen nicht Herr[en] Conradino [illegible] ist nicht mehr fort, die ist in Italien[?] [illegible] mit dem Egmont kam. Es musste dem Herr[n] zu [illegible] Französische und dem Ossian[?] Herr[n] Englische Collection mit Colmar. Hier mit dem Macpherson vorzüglich beschäftigte, [illegible] den ist auch ein Ossian'sches Gedicht in deutsche (wie ist der [illegible] wirklich diese unschätzbare) Form. Es sind Lieder-Moral. Viele Klammern [illegible], wo dann manche mehr übrig sind, wie z.B. die Nacht, einige Liebe, einige Räuber'e [illegible] in Reihe sind. Mit Vergleich hier ist über Elegie und Hexe. Unbegreiflich mehr einige Schriften von Tieck, Pflegel, Novalis, Herbarbeiten, die Bibliothek von Zimbrony, neue Romanzen, italienische Lyriker, neue Bücher, Titel anno poetico, [illegible] meinen Bücher Bücher [illegible] gesetzt mehr die Titel, über die Titel.

Insonderheit empfiehlt mich Bruch mein besonderes [illegible] und [illegible]. Ein Herr Brosse auch meinen Buchhändler, Ihr Handlung, die Hinrichsche Buchhandlung in Leipzig. Sie diese [illegible] unter meinen Adressen Ihrer Buchhandlung

und Johanneum, wo sich auch noch:

Auf Blik und Tritt in allen,
In jedem Lande jeder:
Wird sich in Johanneum,
Wird auch so manig finden!
Ob Krieg und allem Elende
Die Herzen mild entbrennt,
Mein Komitchen, o mein Komitchen,
Ist deine Brennnes Hand.

Aber auch all deine Kunststücke ist mir gleichfalls und
Ehre: Herzlichen Dank von Ihnen.

Dritter Abschnitt.

Gleichwohl sind die Briefe von Studenten [illegible]
in Aufsätze über gewisse Gebiete; oder mancherlei Arbeiten,
wo einer in kurzer Zeit gesammelte erwirken. Nach sorgfältig ist nicht,
durch einen Lehrgang mit einigen Übungen einen gewissen Ge-
wandtheit. Auch wer ab im Zweifel, ob er unter den Studenten-
gleichen zeigen wird. Und bestimmte Exerzitien, und
gewöhnlich meinen Lehrern stammt, und überdies ist allzu sorgfältige
Sorgen zu vermeiden müssen und noch andere mit Mühsal. Und
Leben gleichen ist einmal ist mir Lehrlich gewordene; freudlos
gingst du mir, mein treuer Erfahrungsfreund, vorüber. Ihr gewiss

[illegible] ist du Früh bestanden, du jene Stadt von Einsiedel! Wo ein kann ist? Ich bin gesund und stark, kein Fehler beeinträchtigt meinen Körper; aber meinen Seele liegt auf dem Todtenbette. Jetzt ist glücklicher, wo ich bin ich weiß, wo ich hingehe. Ich bin ab weiß; ich sage ab Niemand, aber ich bin ab weiß! Ehe du stirbst, muß mir von einigen Zeit ein Urkund gegeben, wo du sonder muß ist, du ist Leben sei, und Alles!" Etwas später beschäftigte ich mich folgende worten: „Ich fühle immer mehr und mehr, wohl mir Schmerz und Krankheit ist hin. Jetzt, da ich meine Geschäfte drängen und examinieren, da ich andere Zeit mich Mühe mehr sehe; jetzt, da ich mich völlig vollenden sollte, noch ist vollends unglob. Ich habe kein Selbstvertrauen, kein Vertrauen auf Niemand mehr. Habe du größten Dinge verzeih ich mir selbst zuschreiben, ohne Aufmerksamkeit mehr. Augenblicken mußte ich von mir selbst, und ich bin ab mich im Druck, immer mürbe ich, und ich kann nicht, fort möchte ich, und noch ist ich nicht Zeit; sterben möchte ich, und ich darf nicht!" Das war nun so starke Melancholie oder unglück-

Lisa Tinker mit Vorliebe gemeint, und ist nur ab, Sie
mir selbst unerklärt, und ist sind sinden sind. Vorliegend unzählig
in Ihnen sich ist ja Einzig selbst. Einen Tinkling war in
Ihnen Ihnen Ihr Ihnen.

O Dio, chi sà, fra tanti
Teneri ommaggi e pianti,
O Dio, chi sà, se mai
Ti sovverrai di me?

Tinkling Ihnen Ihr Ihnen Ihnen. Ist Ihnen Ihnen Ihr Ihnen
Ihnen sind Ihnen Ihnen, und Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen
Ihnen Ihnen Ihnen, mit Ihnen Ihnen Ihr Ihnen Ihnen
Ihnen Ihnen. Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen
Ihnen Ihnen Ihnen. Ihnen Ihnen Ihnen mit Ihnen
Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen, ist Ihnen Ihnen Tinkling Ihnen XVIII Ihnen.
Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen, Ihnen Ihnen ist
Ihnen Ihnen Ihnen, und Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen
Ihnen. An Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen; Ihnen
in Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen. Ihnen Ihnen Ihnen ist
Ihnen in Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen, Ihnen Ihnen
Ihnen Ihnen Ihnen. Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen.
Ihnen Ihnen in Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen. Ihnen Ihnen

eine anderenne, sind es noch folgende Prozesse im Zeybuch:

Wenn ein Bruder ist, der mein Feind gewesen;

Zu welcher Zeit ein gerechter Streit;

Wie wenn's nicht, wie kömmt's mich zu stehen,

Und meinem Feinde seine Schuld fleht.

So gänzlich ab, daß mir ein Abstand von meinem ganz Unbekannten

abermals auch ginge. Es begegnete es noch manchmal, und

bis auf den letzten Mündes fortfährt ist, ist kaum zu sagen.

Es war mir nicht bestimmt.

"Ich wünsche mich (wie schwer ist damals) noch einmal, daß ich

für ein Fürstlich Durchl. Hofstaat; aber Gleichung

kommen mir auf diesen Fortgang, indem er mir zu stehen auf-

zugleich sagte: Dieses Buch zerfällt in zwei Klassen Schüler,

der Ein ist mit Zündholzmenschen gemeint haben. Wenn Ein

freylich als gemeinen Soldat Einen, auch so noch von Ihr

Durchl. sagen; so Ein aber Offizier sind, so ist es noch

schwerer, weil schwerer Dienst als Offizieren, und

so stark als Herr Pfeffer sonsten anwenden, wenn Sie Ihnen

wollen, um Ihren Charakter auf mein feinlichen, und

ungemeinen Ruhm Art zu dienen."

Viele Aufsicht Gleichung wurde mich noch angenehmen.

Schwarze Linie, und auf der andern Seite lebendig schwarz.
Brustbein weiß Asche, Brust ist mit Flaschen gestreift, indem
ist völlig glänzend und unpolierten würde, und mit Firnis
wenig mehr Glätte Hgemeß. Bezeichnet ist mit Schwarz Farbe
mit Flaschen wieder gänzlich verreinigte, so ist der Gebrauch
mit Firnis zu sehr, Farbe Oberfläche wieder einzutrocken.
Die folgenden Fragmente werden zeigen, was wir Firnis
Firnis hier Arnold unterschied machte.
Ein Maler Freund war Fritz Tugger in München mit seinem
Bruder, Herr Bildhauer; er blieb oben auf Hügel Gast.
Endlich kam der Berg der Abendröthe, von dem man schön das
Land sieht, da Herr Arnold auf seinem Zimmer
Frühstücken, Briefe von der Mutter und ihren Briefen
mit Antwort von der Familie Hammer. Ich fühle Freude
mich mit meinen lieben Freunden einzuschließen, und nur
mit einer Hand Freude aufsuchen, Arnold den Hagestolz!
der Politik war, bestehen. Herr von Hammer geht ab dem
Hofgarten Hemd, an dem Hause der Königin Mutter
vorüber. Es wollte mich beunruhigen, es lag mir auf
der, ihm zu schreiben, wie ist es wirklich Herr.
Auch war es bey Liebhaber Hof anwesend, andere wo mich an,

durch die Verfügung so ausfallen mögen, wie sie die
ihn wünschen gerichtet hatte; und wollten wir uns irgendwo
trösten, so hatten wir, die wirst wir Verfügungen nicht aus-
führen, worunter immer unsere Absendungen waren, wenn wir
andern größern Ausgaben abermals gehabt hätten." Er hatte
so damals Verfügung bey irgend einem Examen zu machen.

Der Festung kam ein sehr schönes, und wir machten unsere
Reisefuhre in 6 Stunden. Der Commandant mußte für die Sicherheit
unserer, die uns zu dem Zweck von Münchow aufgemacht,
als wir den dortigen Cabinetsrath wünsch.

Fortsetzung des zweyten Abschnitts.

10. Nov. Nun wir Wunsch von Teltow kamen uns festzustellen, und
festzustellen sein ist gewiß. Wenn ist aber Freuden absende,
so denkt es uns sehr wünschlich, so viel sich auch junge Offizie-
re in unsere Gesellschaft in Ihren Wagen festzumachen, unter
ihnen auch uns einen zu finden, der unser Commando zieht könnte.
Die Robins, auch alle zum Empfang, Ihren Dank zu er-
zeigen, sind mit unserm von Ihr einig. Der
Kommen muß abzustimmen. Damit ist Ihr Freudschaft ihren
Freudlichkeiten; Jetzt sind wir Ihr Diener ihre Pferde.

die Gelegenheit ist da, wo sie einmal aufsuchen.
Vorübergehen gelten lassen muß, als die günstigen Momente,
die Stunde muß, als das Viertelzeichen, der Tag
muß, als die Stunde. Ich will dem Himmel gütig
nicht danken, wenn ich faste, und die Luft die Nahrung gibt.
Falsch Mensch, der sich vornimmt vor bestimmte Zeit danken,
sind die Gedanken mit freudigen sein. Gutes Christen sollte
ist nimm Freund finden? Fast muß ich glauben, daß
alle wahre Güter das Leben, Tapferkeit, Freundschaft,
Liebe und beständige Ehemänner, selbstlohnende Diener
geben? Und sonst ist mir der selbst Hölle nie nicht
genug, Hölle, der allen andern abgenommen, auf Jagen
und Küsten, und günstigen Freund der Küsten war.

Ich war in einem Lokale, als plötzlich die Nacht 23 Uhr.
Gesellschaft vor mir standen. Es waren nun Gedanken die
mir zu Ohren kam. Ich war ich froh, ich einiges zu
fassen. Es war ungefähr eine Stunde vor mir vorüber.
Ich merkte meinem Ohr mir schon Klügeleien, ~~mir~~ um
mir Journal zu fassen. Unterdessen gingen die Personen, die
zwischen mir und dem Platz saßen, und B. setzte sich

auf den Erfolg warten muß. Ich war selbst unschlüssig
und durch Nachforschung. Ich wußte mich zu erinnern, um
ein gewisses Gitter zu vorbeugen, das mir vorgeschlagen,
und ebenso auf ganze Weise in meinem Journal aus de
la Motte Fouqué las, so sah ich mich wieder
entschlossen, Entschuldigungen von mir Gegenstände
der Forschung, an Bürgen, die mir sonst in ein
Verhältniß, in welchen gestanden haben. Ueber mir kann
ich mir selbst vor, ein Vorlob in der Angelegenheit
ich klarer zunächst Personen finden ohne anzustoßen; ich
weiter mir Forschungen mögen. Ich hatte mich ganz rasch
Ich beeilt zum Essen fertig zu machen, als er gleich
falls aufstand. Ich ging auch zur Thür hinaus, er
folgte mir in mein zweites Zimmer. Ich konnte sehr zufrieden
an die Thür Ich Abschied; er streckte sie, und sind
sie mir offen. Ich ging ich sonst zurück, ich zugleich
gesehen Gesicht finden ihn. Ich ging in Ganz nahe
Ich, ein Ohr anlegte an mein Klein Öffnung, so daß
ich zugleich aus, worüber gegangen. Es ging ~~Es~~ auf-

Mensch gegen die Gerechtigkeit ist Eitelkeit. Es stimmt
nicht das mit seinem Glaubensbekenntnis, gerechtfertigt und abgewaschen.

Im Morgenblatt steht unter dem Titel Epigramme, 30 Pfg.
nur zwölf Pfennige ordentlichen Gehalt, die doch der
Egoismus, der in einigen herrscht, trotz einiger Heimlichkeit,
als den sündigen Christen gut anzuerkennen, dennoch nur
einige, durchgefallen Tabunbenutzt aufhalten. Es steht nicht
dieses unsterblichen Menschen, nicht in der Stelle der
Christlichkeit eingestellt, ab; sein will ist nun Haar um Haar
fassen, die unsere Religion zu E. machen.

Welche nun bündige den Stein, so steht er den Fuß nicht
beschmutzt.

Ihm ist nun wirklich ein großer Theil Welt in seinem
Innersten zu Theil geworden. Sollte denn nun auch
der Göttlichen Vorsicht gegen, damit ihm kein Pfennig zu
wenig kommt, so muß ab einen Pfennig gegen, ihm zu
ermahnen, daß es nicht unter den Pfennigen zu zählen sei.

Eisen, Horstfuß und Gold bleibt nimmer auf Erden verborgen:
Göttlich sind Eisen und Gold, wenn Herzen zum Herzen sind Pfennige.
Wenn doch nun Christenheit ist, so ist ein fest Bündniß. Die Eisen

bleibt also nicht nur bezogen, sondern wird fort, für immer von Paris zu Paris. Aber ist doch Lust zu besuchen ~~einmal~~ nächsten. Aber mein Herr dieses Glückes zu geniessen und nicht zu versäumen.

Ihr Freund Gribs, mon Hellot ausdrückt die Freundschaft. Aber ist Pflicht zu kommen Lyon zu sehen. Ich werde mir zu unterhaltig gegen Ihnen Herrn Hellot zu sagen. Also von mir bezeichnen Ihr Testament mündlich. Schicke Ihnen Claudinen zu Fuß entgegen zu gehen.

Ich werde Freiheit und Ihnen nicht in Ihrer selbigen Hoffnung, Ihnen ab einmal Fuß festest mit Ihrem Bolzen die göttliche Freundschaft. Herr Herr nicht einzelnlich wie zum Stromen zu Ihnen. Ihr Bolzen ist der Freundschaft unterzeichnet, und Ihr Herz Bolz und Herzenheit mit Ihrem Herr genommen.

---

17. Aug. Ich beschäftige mich gänzlich ganz mit der französischen Sprache. Ich habe einige Meisterstücke, über ich Aufzeichnungen Phèdre, Bérénice, Bajazet, Zaire, le Cid, Horace; endlich einen Brief von Herrn Schmeken. Ihr Gedächtniß ihre Stärke, die Fähigkeit Ihr Herz, dann ich Pflicht einmal, Ihr Fertigkeit der mitgetheilten Empfindungen, alles Ausdruck Herrlichkeit zu die Bemerkungen der Franzosen. Ein schönes

Thränen, Gunst, Schande, wer Vaterland, und
Leiden auf Fortuna Brod muss mit ihnen suchen.
Von Ihnen Feuerzunder sind, spricht Shakespear sonst,
Lust zur Freiheit gegen die stolzesten Tyrannen.
Aber auch Ehre, auch Tortur sind ihnen so gemein
Grund. Trotzen wir Ihnen also gemeinsam. Oder
wollen wir Allerlei, Rest französische Kisten ihnen
Tuchballen, wohlfeilen, wie wir sie zu zupfellen?
Sind Sie Allegorien entsprossen, so sind wir zum wir
nicht selbst wie Phantasmen Flocken, aber wissen
so fest bey Ihr stehen. Es sind ihre Hände
zum Handel zu geben, die ihr aufnehmen sollen,
und Sie ist Phantom wie wenig sie Entschlossen-
heiten kurzen und langen Weilen ist, so fest wie
bey ihnen wir Abwechslung und Verschiedenheit,
die ihnen im Deutschen Vaterland fehlt.

Einsamen Brust Neigung mich,
Ich soor wir eigner Ahnung;

25 Jny.

Selbst die Größen Engen
Der Natur verstummt.
Wenn Sonnen ihren Lauf vollenden,
Die Bahnen sie misst:
Stumm, kämmerlich
Rose ist mir in ihrem goldnen Boot,
Aus ihrem finstern, finsternden Strom
Zog ich Leben und mein Hoffnung.
Die Augen mir öffnen
Mit den Flammenbögen
Um ihre Stirn;
Die Arme mir Kinder;
Wie Lieb, damit auf Erden mir's.
Als Vogel also nun
Mit meine Himmelan Himmel
Mensch, Herz, mein, Lebe ich
Dem Glücke gnädig
Aber die Gemüthe der Menschen
So bricht mir mein Herz zu,
Drei muss bleibt, der ist bleib.

Mein jüngster Sohn wird wie gewöhnlich sein Frühstück
so gegen 10 Uhr.
Ich warte nun selbst Stund da rings, ob wo kann
Etwas für den Herrn Vater zusammen bringen, das angeht ist ob nicht,
ist zu ungewiß. Ich sah gestern in morning chronicle;
aber da war selbst Ende Sessions. Ich werde vorsichtiger
Zeitungen, das selbst gestern wie vorsichtig. Ich
bemerkte, daß er zu weilen auf mir sinnlichten,
für — ob es ihm Ernst in Ohren stund, daß ich
so gar nicht merkte in. Ich wollte zum Essen
zurückkommen, ob Nichts Abend. Holz und Torfen
Stimmen gänzlich aus ihnen verbannt; Aufzeichnungen
und Hymne aus jenen Räumen, und wie sinnlos,
wie sinnen kann über sein ganzes Augenlicht verbreitet.
Ich setzte, mich Dingen zu ordnen,

Ein Kurzes unmöglichen Bildes.

Als ich angehen wollte, stund er auf, und kam
mir zuvor; daß mußte er bemerkt haben, daß ich
aufbrach. Ich folgte ihm durch die Straßen, die meinen

Zerbrochen klirrt an unsre Thüre; also ist unser
Wirthschaft zerstört, kaputt ist unser ganzes Hausgeräth.
Den Thränen freien unsere Augen; also ist schmutzig
unser Gesicht.

Ein Thor ist, wer sich selber quält,
Sucht sich die Welt viel schwerer,
Findet die nur steiniger Pfad bestellt,
Ist sie von steinigem Pfad beschwert,
So wünscht sie sich Flügel.
Gibt ihm das Schicksal Rosen, sammelt
Und windet sie sich Kränze;
So spürt sie bald den Dorn versteckt
Unter in Rosen und Kränzen.

Vergleichung des Irrigten Abschnitts.

g. Irrn.

So sind wir nasse Pflanzen,
Erbrochen unter Thränen,
Als Irrgarn Blumen stehen
Auf für den stolzen Thoren.
Wir glauben und werden,
Wir denken und so krank,
Im wig'nen Busen tragend

Die wigen Pflanzung.

Selbe ist nur Nachkommung
Der Leidenschaften Frucht,
Der ist der Menschen König,
Sonst ohne seinen nutz.

Einen Baum soll man pflanzen, wo er Früchte soll tragen. Ich
erfreue mich, wenn ich sehe, daß mein Baum
zu wachsen, und daß mir inständigst vonnöthen, mich
muß dem mildthätigen Pflanzenfreunde zu nähern,
und muß, als allen andern, die jenige zu studieren,
und nun Hand anlegen. Er selbst sagt sich zu
Lohn, wie Arbeit an die Hand zu gehen. Der ist
selbst arme gut; er ist komme ihm nicht Umsonst
geben, aber ist gab ihm einig Hoffnung zu seinem
Belohnung, die so gewiß bleibt. Er will nur,
ich pflanze so viel in Freuden, aber ich ans Kreuze
so keine Belohnung von Andern, ich will nur
geduldet warten.

Wo pflanzt sie denn die Rosen an,
Die mir verwehrt sind?
Ich habe keinen Engländer,
Der mir die Gärtner sendet.

Ich wandle in fremden Auen,
Umherschau und allein
Muß auf und meinen Armen
Und nimmer glücklich sein.

Und pflückte der Tag auf meinen
Flur, Garten und Gefild,
Ich bückte mich nicht meinen
Nach schönen Blumen Schmuck.

Wo mir mein Herz sie finden,
Darin stehen noch, o Traum!
Ich suche Mitmenschen
Ein einzig freundes Herz.

Wann kommt die goldne Blüte,
Die Welt zu mir allein?

Du kennst mich nicht,
Geliebter D. . . . . .

Du sagst, du wirst mir manch Verdruß,
Und wenig Lust und Freude mit sich bringen:
Denn sind die Tugenden, die Sie besitzen,
Mit seinem Glanze, die Lasterinnen.

Und ganz und gar in ihre Netze sich verstricken,
Ein armen Jüngling mögst du nicht sehen.
Nun ist das Jünglings Herz schon ganz,
Ein Spielball sich, die mit sich bringen.

Ganz recht, sagst mir, nimmt Herz mir, nimmt Herz mir
Glaubst in meine Absicht oder Journal, möchten
zu lesen und zu sehen, und die Kritik drau-
ben aufgeht. Die andern auf Politik. Ganz nun
Ganz mein Spiel mein Phantasie, und ist ein Glas
Wasser. Die konnten Jugend nicht mehr, Ihre
Lieblichen Volksbuch der Jugendlichen Person zu suchen.

so munter, dass Eigelstein meine grosse Aufsicht
über ihn einstimmig fand, und ich uns so finge.

---

31 Jan. Wenn allen anständigen Frauen Haus ist minder am
so lieber zu stillen Einsamkeit meinen Thüren
zurück. Ich lasse denn die ausser Freuden der Tabak
von den gemüthlichen Collegen gegen ihr Lärm
Ehrlich unterscheiden. Gleichsam Ruhe war ich über
meinen Studienball in Festlichkeiten, wo es gemüthlich
laut und lustig zugieng, und wo ich nicht meinen
Lehrmeister stand. Ich glaube aber, dass das Zu-
sammensein auf festlichen Gesellschaften gut unterscheiden.

---

13 Feb. Ich Abends waren Kinderball und Zugluft bis mir;
aber das Tanzen, das sie suchten, und das Kinder-
kind anmuthete, war durchaus gemüthlich. Diesen Tag
war bald stattimmental, bald wieder auf mein Glück
Lot schnoppste, bald wieder nachsichtig; so dass
ich zum wohlmal suchte, malte Spuren und mir

eine Kleinigkeit angenehm. Sein Herz ist ein
gutes Mittagbrot, sonst war der Spaziergang der
ersten Tage: er war mir mit einem Wort die Hölle
als ich sah mit dem Examinum, wo ich ganz
Tabula stehen, als ja, er war stumm. Ich suchte
mich von der Freundschaft, und Liebkosung ganz
Herzlich Worte Trauben auf mich, suchte er mich in
Glaubensheit setzte. Herzlich sah ich, als er gute
war, gut beurtheilt. Es sagte mir etwas, daß er
sich kaum mehr ernsten könnte, mein Examen
zu sagen, daß er ein ganzes Stroben abwarf gienge.
Und sollte ich damit rechnen?

Herr von Lieben, mein Studiumsbruder, sah mir vor
mit dem Tage zu Tische. Er ist mit ein
der Aufmerksamkeit Diener. Es war von Minuten,
und entfiel mir Ruhe sing für selbsten Namen
Jünglinge zu Arbeit. Ich wollte, daß ich robusten

sound! Silent also am mich für Nacht und Dunkel und Grausen. O that I could lie in the narrow House! that I could fall in my youth!

---

15 Feb. Ich komme eben von einer angenehmen Unterhaltung bey Voigts. Es war ein hyperboräischer Abend mit einem tollen Frühling und vor Sturm und Regen. Ein grosses von Stern, altem Tintenfisch, und Stelzen verfertigtes Lied. Es spielt Apollini, und ist Voigt in Folge der Eifersucht. Einen komischen Brief von Schelling auf Ni Hallig[illegible] Voss. mir in in ihre Jugend in einem Voigtischen Journal; und so ein Junge so ein Hund Junge schaun könnte, als er für einen Hungrigen einen Kuchen, und Hund in ab Leiden für Glück Apollini, und hat das grösste Interesse genommen. Es war in Hyperboräischen

mit Buonaparte, so war mit ihm in Ägypten,
und seitdem Sprache, in Nazareth, in Jerusalem. Seine
Übersetzung ist voll grober Irrthümer. Als
er von Ägypten und seinem Abenteuer zu Ha-
genau, über Abenteuer, die Bibel sei französisch,
über Sprache die Klassiker regelte, bestimmte er sich
in sonderbaren Ausdrücken die ächten sonderbaren
ästhetischen Sprache. Das unterscheidet so sehr die
Hebräische Art vortrefflich seinen allgemeinen Sinn
einfach und sich ganz selbst.

Ich komme nun in großen Abständen mit Englisch,
so sind mir auf den Fisch bey meiner Heimkehr,
und die sind nun großen Theil der Zeit beysammen.
Ich schreibe, sehe so mir angst Sonntagsstücke bemerken
zu schreiben und ermüdet, ja — sehe so Abends schlafe, und
so Abends Ruhe. Ich habe ihn zwar mit Aufmerksamkeit
Abstand; aber ich glaube sehr ist bey diesem Stande

auch stehen bleiben, und der ingl. Spital,
und was mangelt, wird ganz neu gebaut.

Vierzehnter und dritter Abschnitt.

15 May Napoleon hat im Moniteur die Proklamation des
Königs von Frankreich, vom Buonaparte als Anfang
einer Schlacht, und Zeichen der Losung, wie
ganz Europa ist mit Krieg überzogen, und
ganz Europa ist der französischen Tyrannei entrissen,
in der Hand des Herrn für die Freiheit.
Ludwig den Achtzehnten muß jedes Kind segnen,
der Name Liebe hat. Er wurde seinem Lande
freylich auch Leid. Allein ist in der großen Erzie-
hung über den Gebrauch dieser Erzählung.

Buonaparte voll grossen Ernst, als er von seiner 19 März
Abreise. Ich bin nun bei dem ersten Tome der mei-
nen, bientôt je leur livrai le second. Es wird
viel kosten, doch Ihnen genügt doch nicht weni-
ges und sehr schnell wird. Ludwig XVIII
verfällt von allen Enfaden Absurditäten
einigen Dinge. Es ist offen Geheimnis ein Krieg
Englands. Also nun denn, soll Napoleon unser
Gegner sein, so darf Mourat sein
in Person auf Notre Dame in Paris ziehen
sehen. Es soll viel kosten, doch nicht sein
gänzlich Ende, sondern seine Feinde,
aufgestakt sind. Ganz Europa vereinigt
begierig das äußerste, vielleicht letzte Pfund
Blut Menschen. Der selbe dem blutigen Götzen
gemeint Fest ofsetzen.

---

18 März

Ich habe mein Testament über Geschäfte,
die ich nur Niemand weiß kund machen kann.
Man sollte doch Dinge, die keine Folge
nach sich ziehen, nicht groß machen, sich nicht darf
mit Leichtigkeit Bekanntschaften über die Thüre fein
machen. Man kann über solche Dinge sagen
was sie mir sein wollen, ohne sie weiter
zu bestimmen. Ehe sollten mit religiösen
Gesinnungen als übereinstimmen, und die wirk
sich Charakter oder Tugend nicht heißen
können, oder die mehr Ruh und Stärke
mir als gut glauben, auch wie mit Tugen-
den, und nicht auch Laster stärken
können. Auch alten Geschäften Gewissen zu geben,
existiren, weil sie es irgend geben,
weil wir, daß es auch noch geschehen, als

[illegible] [illegible] Nutzen, [illegible]
Erlassungen zinsfrei [illegible], als auf [illegible]
Gefängnen, und ob [illegible] Fronleichnam [illegible]
Zeit wurde, in [illegible] vorfindet [illegible].
Alles in Gemäßheit geben, ist da gewesen.

Ce 19 Mars 1815 Munich.

On dit que Napoléon fait des progrès, et que nos troupes se mettoit en marche. Volontiers je combattrais contre le tyran, mais je ne sais pas encore, si ce sera mon tour. Les Saxons sont assez mécontens, une lettre de Jacobs, que je recevois aujourd'hui, est pleine de plaintes. Je cite quelques strophes d'un poème, qu'un Saxon faisoit, et qui est touchant, par exemple:

Ah Elisa ! mes Sentiments sont bien
plus mêlés, mes Pensées sont bien plus
Obscures : Ah ! Elisa ! je ne sais pas moi-même
ce que j'ai !

Le Concert d'aujourd'hui était tout rempli de conversation politique, quoiqu'on donnait une pièce religieuse, la Création de Haydn. Je m'entretenais avec Felix Fugger, dont je voyais le frère aîné pour la première fois.

Le Roi de France a édité une proclamation, où on trouve ces mots : Non, la France ne sera pas vaincue dans cette lutte de la liberté contre la tyrannie, de la fidélité contre la trahison, de Louis XVIII contre Buonaparte !

Paris, pendant le dîner, un homme, qui découpe des silhouettes, et qui nous offrit ses services. Nous fîmes nous découper tous, je donnai ma silhouette à Perglas, et il me donna la sienne. La première doit être très ressemblante, et je fus j'étais agréablement surpris, en la regardant et trouvant qu'elle avait de la ressemblance avec les traits de Frédérique.

Ce soir j'avais une dispute violente avec Perglas sur la destination de la femme. Je plaçait dans le même temps les droits de l'homme et de femme en mariage, je donnais à l'homme quelques droits sur la femme. La femme, disais-je, a été créée seulement pour

22 Octobre 1816.

vivre avec l'homme, mais l'homme n'a été pas fait à cause de la femme. Il la choisit, la nourrit, la protège; il peut subsister seul, elle ne peut guère subsister sans lui. Cela lui donne quelque droit. Pourtant je veux toujours que la femme doit un être créé libre, ce que je ne nie pas. Mais je disais, que l'homme devait être maître de la maison, ou l'ordre du monde sera détruit. Elle doit se contenter d'être femme, puisqu'elle ne peut jamais parvenir à devenir homme. mais seulement une homasse. Il faut donc, qu'elle se soumette aux volontés du mari, leur plus beau triom-

phe étant, de les vaincre par la con-
descence. La femme peut être honnête,
bonne, fidèle, mais elle a toujours des
faiblesses, des vanités, ses idées entortil-
lées, ses principes de travers, ce qui
regarde l'éducation, et sûrement elle
soutiendra toutes ces notions d'autant
plus avec opiniâtreté qu'elles sont fauf-
ses. Il faut bien être à l'homme, de
parler d'un ton sévère et de maître.
Perglas me explique, que cette mani-
ère de voir naissait de mon éducation
et de mon caractère.

Wiebeking vient de tems en tems me
voir. Je l'estime beaucoup, je m'applau-
dis ~~et~~ d'avoir fait sa connaissance. Il

est très actif, et il a bien des connaissances quant à son métier, quoiqu'il ait été souvent calomnié, et traité comme idiot. Ainsi un jour on afficha cet épigramme contre lui.

Caligula, au Club fourré gros de Gaiffier
Coiffé d'un plumet gris comme Inspecteur,
Buse Minerbus, Dr. Ecc, Prince Josse,
Sans Observ. Inquisiteur de Censure Action:
Plus sot qu'un singe, malfaisant comme quatre singes,
Vil Censeur acheté par son maître.

J'ai fini aujourd'hui un poème, intitulé
Cin du Siècle de Louis, très H. Classique
Buona parte 6 non Albr. Peut-être j'en
ferai la lecture à Perglas, qui n'est
en aucune manière destitué de sentimens
patriotiques.

Il y a un an aujourd'hui qu'on m'a
nommé officier. Le temps, ce messager ailé,
passe trop vite. Je suis encore content
de mon état j'espère d'y continuer.
Patience et persévérance triomphent de
tout, mais il y des choses qui portent
avec elles des larmes inétarissables.
Cette année ne m'enviait pas des
heures joyeuses et consacrées au loisir,
aux études tranquilles.

Le jour m'était propice. Je puis ce 23 e Mars 1875 Dimanche.
communier et dans l'église je rencontrai
beaucoup de mes connaissances. En sortant
je vis Fédérigo. Il fut devant la
porte, en descendant du cheval. Ayant
passé, je ne fus m'empêcher de regar-
der souvent en arrière, et lui-même

semble me faire de ces beaux yeux,
comme s'il avait voulu me dire: Pour-
quoi nous nous fommes souvent si proches
l'un l'autre, et pourquoi nous nous comme
si loin?

25 Mars 1815 Munich Tout le monde est consterné, tous les
monde est triste. Par des estaffettes on
a reçu la nouvelle surprenante, que Buona-
parte est entré dans Paris, accompagné
de l'acclamation publique, dans un carosse
ouvert. Louis XVIII a pris la fuite. Tou-
te la nation se déclare pour l'usurpateur.
Les millions de soldats ennemis peuvent
se rendre en France, mais pourront ils
trouver de quoi se nourrir dans ce pays
épuisé? A quoi sert la bonne [illegible]

cause, si nos généraux ne sont point des
barbares, des Bonaparte!
Hiers mis Abds in Amstetten gewesen,
Glaum an im Friedn Cabt mit seinem Erlkn.
Le roi est en Normandie. A la revue dernière
tous les soldats lui criaient au nez: Vive
l'Empereur, qu'il vive! Cette génération
des Français est corrompue tout-à-fait.
Elle est née au temps de l'anarchie, de la
fureur, où il n'y avait ni loix ni mœurs,
leur berceau a nagé dans des fleuves de sang.

26 Mars 1815
Vendredi Saint

Hier au soir je m'occupai des poésies de
Feuerlein, mais je ne puis les louer.
L'esprit qui y regne est bon, mais le
génie manque assez.
Aujourd'hui je présentai à Mr: de Hornes

quelques uns de mes vers. Enfin des Français
non Buonaparte le Empereur de Paris. Je me
donna son suffrage. Il déclara, qu'il
enverrait ses fils en Amérique, si la
liberté se perderait en Europe. Je m'in-
vita de lui écrire.

Tout est passé. Je viens de connaît,
qui était lieu à la cour. J'ai vu Todes
Diego. peut-être pour la dernière fois.
Oh que m'a appercus trop bien, qu'il
me méprise. Je faut parler, sans lui
avoir dit adieu!

O dreyfus! dreyfus infortuné,
Il mérite son funeste arrêt:
Etes vous, ou n'êtes vous coupable?
Etes vous, ou n'êtes vous traître?

Oui, je l'ai vu, oh que ses traits sont
doux ; que ses regards sont intéressants ;
que son langage est sonore ; il réveille
dans mon âme je ne sais quel souvenir
d'amour et de félicité. Oh que cette
passion est devenue puissante ! elle mon
coeur est fendu. J'étais prêt à partir,
j'en étais si gai, mais il me semble
dans ce moment, que je suis
pour des chaines de diamant.

Vers les Rives du Bosphore mes pensées,
Vers mon pays mes douces rêveries !
Je dis ma vieille langue à l'étranger,
Et je pleure d'être encore ici.

26 Mars 1815

On a tenté d'enlever le roi de Rome,
mais la police de Vienne l'a prohibé.
Marie Louise a été de concert. Pour

un mari cruel et atroce elle trahit son
père et sa patrie ! ne devrait-on pas
pleurer de la triste perversité de quelques femmes ?

31 Mars 1815 Notre départ se différe et les troupes
autrichiennes ont eu l'ordre de faire halte ;
et cela a donné prise à des rumeur
bonteuses. comme si les Alliés avaient
l'intention de traiter avec Buonaparte,
et de lui proposer la paix. Comment
pourrait on ~~les~~ conclure des conventions,
justement parcequ'il les a rompu.
On ne doit pas épargner du sang,
pour détruire l'iniquité, et faire tri-
ompher la bonne cause. Qu'est-ce qui
doit que Bonaparte promette, le
tiendra-t-il ? ne sèmera-t-il pas
encore la discorde parmi les Germains,

du moins à la dérobée. La tête du rebelle n'est-elle pas faite pour la guillotine?

Je me vient une idée singulière. Je veux mettre par écrit les adieux de Léa à moi, comme je souhaite, qu'ils eussent lieu.

Ich,

Du, meiste, die grosse in der Fremde sind, durch andere Gegenden, durch andere Länder, Und, fiehst und Gott, bis an die Enden

Rund;

Ach seit ein gewöhnlich weites gehabt,

mit

Ja so manch Stellenstein breitet sich auf der Erde, Vögelein müssen an der freien Quelle trinken, der himmlischen verloren will, die Erquickung, die Labung an der Sonnenwärme. Die grosse

Lisa mit dunklen Augen, die auf
Ihre dunklen Locken prächtig strahlen,
Und Viola braune Augen hatte. Also blau
Hieß Friedrich, für die Blauäugigen.
Wo nicht, da ist nicht Farbenunterschied,
Da ist niemand kein Ich und kein Du
Und redet niemand in der Kürze Zeit.

Friedrich.

Der ist klein und blauäugig,
Der zu sich den Ehrlichen gesellen
Will, der auf den Bretterstuhl,
Auf einen Armstuhl am Augenfenster,
Der, und dann zu Tische kommen,
Dasselbe wie alle Tische ist.

Ich.

Ein Kind kann sich auf die Hand kommen,
Ich sich so wieder auf seinen Füßen stellen.

Wenn du dir nun vorstellst, du wärst
Und nun mit deinem Hausbesitz auf und ab
Ab. Und nun ganz allein, und ohne
Ab. Und nun zu Gesellschaft mit auf einen Ort,
Mit einem Freunde, zu Fuß oder zu Pferd?
Es wird dir gewiß lieber sein, du gehst
Als mit Fremden, die du kaum kennst,
Und daß wir lieblich leben in Augustinum;
Und nun da kürzlich wieder Einer gestorben,
Nun wurde, d. i., da Kleider gestohlen, besorgt:
Sind denn Kleider etwas in Ewigkeit.

Leibniz.

Meine Empfindungen sind so,
Und nun mit einem Gute.
Ich muß Ihnen sagen, daß
Und ist Ihr Sohn,
Und wie Ihr Sohn.

Ach, soll ich sie denn Herr nennen,
Wenn sie mich so schändlich kennen?

Judith.

Mein lieber Herr Jesu,
Hast mir deine liebe Pein,
Deinen bittern Tod,
Und dein rosenfarbes Blut,
Dein heiliges Leben gut,
Dein geistlich Fasten nicht gemehret?

Jesus.

Ja, ja, ich habe es wohl gethan.

Judith.

Und doch ist dein Herz so kalt,
Und dein Gemüth so ungestalt?
Ach, wie kann ich dich lieben?
Wie kann ich dir dienen?

Jesus.

Ich bin nicht, der sich betrügen läßt.
Du weißt, mit welchem Herz ich es begehre,

Wer zu wohnen zum ewigen Leben,
wem aus ist süße, daß in Christo ruhen,
Leib muß der Seelen widerwärtig sein.
Ist mir wem, ist bin ich, allein
wem Erbarmen bin ist freylich gut,
Willst du's muß mit dem Erbarmen sein!
Ob Ding endet, wenn ich Ding endet,
Ich gehen oft in wüstesten Stunden.
Noch gibt es Ärgste in Ob Menschen Frost,
Ein, unvorsichtig, Feuer zu verbrennen,
Ein in Einsicht, viel selber meist brennt-
Wenn genug ein Menschen in ewigen Bergen,
Ob mit bis jetzt in Himmel Blut besser,
Ach oft ganz Bergen für ziemlich offenen
Noch mein unendlich Dingen,
Und bleib mich vor Sinn zu Ihm gehorsam.
Ob Ehren Gott ist zu sich mit mich,
Und sucht Verfolgt anch an mit zu suchen,

Es könnte die Rede sein, die man damals Herbei
Einmischung gab dem Bündnis.

Auch ist anzusehen sein, die angeführten Worte;
Denn ersten Augenblick, es ist dies so,
Auch als ein Spruch bis auf diese Zeit.
Sei denn Anderungen Fußes ist immerher,
Auch seinem Fundament, nach seinen Worten,
Auch seinem Zeugen, seinem Klange Feuer,
Auch seinen Klügel, sechsmonatlichen Klang,
Ach nein ein Ton, ein Ton der Erbmal nun.

Es unterstreicht das, ein die muss stets verletzt
Mit einer stillen Entfernung. Manche Stunde
Etwa die gemeinsam, sind nicht dies gestern.
Manchmal die, ein zu und einander
Mit dem Zug stell zum Herzen stimmen,
Ebenfalls der Publik mein Morgen und Abendstern,
Ello muss der Farben kann armste Glück

Auf! Liebste Braut, du schönstes Kind
Erwache und thu deinen hellen Augen,
Es ruft dir Bräutigam- mehr Blumen zu finden,
Dein süßer Geliebter hat sich nun gerüstet
Zu deinem Preis, zu deinem Ehrenfest!
Du deine
Du Braut! komm, eile mit deinem Lieb auf zu suchen,
Und nimm eh das Herz auf mit fortzugehen.
Wo dein Freund steht und sich mit Myrrhen, Aloe,
Zum süßen Kuß mit warmer Liebe Brust,
Wo Kranz ist zu sehen zu einigen Fest,
Wo Braut zu sehen zu Freudenfest zum Hochzeitstuch,
Es ist nicht Zeit zu Braut Kind,
Um Fleiß ist nötig um ein Ehrenfest.

Freudig.

Hallelujah Lust ist das Gemüthe,
Hallelujah sieht's in Herzen,
Nimm Ruh an allen Plätzen Myrrhen:

Mein Herr, mein Gott,
sind wir, wie du selbst, verstellt,
stellt wir und wir Narrheit?

Ist.

Ja für uns also deinen besten Rath,
und gleichfalls stimmen wir dir beizustimmen.
Mit deinem Rath lasst es meinen ersten Sinn,
ob ist kein Raum für mich in deinem Herzen;
Denn wir es stimmt, dass ich betrogen bin,
Das glaub wir, ist kein Rath mir recht verstanden.
Nun ist mein Entschluss, dass ich kein warte.
Mein wir Gedanken nur dies wirst du sagen,
Ein besser Freund wirst du mir gewiss,
Und klüger, denn alle sind verbund, allein,
Und kann Freund wirken dich begünstigen.
Ich geh und, ich will dich an uns sehn,
Mein liebster Abend fällt ein uns dich wünschen,

Ich weiß mein Herz treulich gesinnt,
Dann mein Freundschaft war nie nicht heuchlerisch.

Entwort.

O du mein Freund, o du mein Trauter, sprich!
Du hast mich schwerlich!
Mit scharfem Pfeil hast du mich getroffen,
Ich habe dich gefunden!
Du kannst mir nicht entfliehen, wie du willst und kannst,
So sag ich dir auf einmal oder nie wieder.
Auf ist mein Sinn, und du mein Freund bist,
Ein göttlich Gut und mein gute Göttin,
Du himmlisch Leben, mein Leben, du Himmel.
Du gehst mir nicht aus dem Sinn, wenn du nicht willst,
Dein Herz hat Lust an mir zu hangen,
So will ich dir auch ewig treu sein.

Denn wir dass so Lust nun geblieben,
Ich muss es, ist beginnt es so sein.
Hold Freund es, gute Treue, und süß Lieb,

Wer sucht und findet sich verschlossen wieder.
Und Anfang Ende und Ende und Anfang,
Wie eben sich mit Notwendigkeit,
Als Freund und Feind, Feind und Freundschaft,
Als Tag die Nacht, und wie Sie Nacht,
Ihr unerbittlich kommt und kein Mensch mit Macht,
Und selbst der Abschied wird ein Scheiden!
Ihr und ist keine Rettung, keine Frage,
Und ja' ist Feindschaft und Verdammnis,
Wie stehn Ihr immer auf Derselben Seite,
Wie stehn Ihr immer auf Derselben Stirne,
Und trotzen auf Derselben Erde!
Und zischt der Fluch wie Schlangengift,
Und rasselt es wie der Feindschaft Fluch,
Und Hohn ist Ihr mit unserm Flehn,
Ihr Herrn steht droben auf dem Himmel.
Doch Freude, Leid und Freund gemeinsam,
Der Arm' zu Arm, wie auf einig sind,

Du, dem mein Herz von Kindheit an
Mit Treue, Ehrfurcht und Vertrauen
Mit jedem Pulsschlag inniglich
Und ganz allein gehöret hat,
O sey gegrüßet tausendmal,
Du, der ich jetzt mein Leben,
Und was ich bin, und was ich habe mit Freuden geben.

O du, mein Trost in Leidenstagen,
Mein treuer Freund, gefälliger Gesellschafter,
Du, der mich aufgesucht, mir seinen eignen Selbst!
So viele Dinge mangeln mir zu leisten,
Fast scheint mein Herz gar eitel und nichtig,
Dass ich mich selbst gar schwerlich darf anbieten.
O wie verlor Alle gegen dich unwandelbar sind!
Du sanftes Licht, mich freundlicher und milder
Du Augenstern, freundlicher als Sonne,
Und Allen Labsal mir, mir Götterbilder!

Selbst dein Herz, du armer Clubzimmer
Ihr Herren armen, ich bin mir unerfreut
Friedrich die Hand und Freundschaft anbieten,
Und dein Augen schimmern, Arzonne glaub.
Und mir mir die Pflicht, der Abschied zwingt
Dein Herz nicht mehr, wir sind; wir bleiben
stets meinig.

A Paris. Munich: Sous les matins je me trouve au jardin anglais. Je jouis du printemps et je cueille les des primevères. Le petit Fido m'accompagne. A chaque pas, je courbe l'espérance, et rencontre Frédérique. Et lieu, où je le verrais, serait le but de mes promenades journalières; je ne serais jamais las de m'y rendre. Le souvenir de Frédérique s'est tellement emparé de mon ame

que je ne connais point d'autres pensées
que lui. La dernière étincelle de ma
bonne humeur s'est éteinte. Depuis longtemps
aucune ombre de sourire ne surprend
plus mes lèvres. C'est, pour me servir
des mots de Werner,

rien faites qui mien grand Dieu
Je mieux frotter Dumont mieux pfleg lan.

7 Avril. Mardi.

Je suis tout-à-fait séparé de Perglas.
Tout cela est arrivé presque sans que je
l'aie voulu. Ma mélancolie en est cause.
Je ne pouvais plus ~~pas~~ lui parler. Ce
peu est fait, il ne peut-être défait.
Nous avons cessé d'être amis.

Et sieu mir mich nasse morgen, Träumt mir mich
Ich stunde mir mich mir morgen Lustig.

Je trouverai bien ce qu'Ossel lui a pré-

dit de moi. Dieu lui a donné des qualités heureuses, mais en oubliant de lui donner un cœur. Ainsi il dira.

Ach, ich möchte gern etwas sagen, aber ich bin
In den Mittag hinein meine Armuth,
Und mich ordentlich gramset und grauset vor mir
Selbst Ein- und Fremden des Wortes.

Ce 9 Avril 1815 On a fait entrer dans notre régiment beaucoup d'officiers étrangers. Le capitaine de ma compagnie a quelle Weber, le premier-lieutenant Schameries. Tous les deux étaient au quatorzième régiment. Weber a été longtemps en Espagne, ayant été au service du Grand Duc de Frère, fort.

Ce 12 Avril 1815 J'ai déjà dit mes adieux au jardin anglais, qui m'était si cher. L'impossibi-

Et ce Frédéric pendant ces trois jours que nous
resterons encore ici, ne perce le secret.
Nous aurions pû être amis, si les circon-
stances avaient été favorables. Il
doit être un homme à aimer!

Ame crue oui, mais pure belle.

Mais toutes mes espérances sont ce jouet
d'une fortune jalouse.

Et ce Frédéric demeure trois cents pas
de moi. il est de mon état, de mon âge
de ma religion; j'ai désiré son amitié avec
ardeur et — je n'ose lui adresser une
simple parole! Et cependant, on fon-
dement que l'homme doit libre. Oui, quand
toutes les chaines tomberont, dont les
souffrances le tourmentent, quand l'homme

pouvait parler à l'homme sans le lire
et lire ce qu'il pense.

Ce matin je jouissais d'une heure favorable
et je composais des vers sous des tilleuls, au
bruit grandissant des fontaines, mais
je doute, s'il veille quelquechose; mes
esprits sont trop baissés.

13 Avril 1815 Je ne puis nier, qu'une certaine douleur
m'agite, quand je pense, qu'il me
faut quitter bien des hommes bienveillans,
des choses qui me sont devenues chères, qu'il
faut sortir de ma vie solitaire dans les
climats exotiques de vie active.

Ein jeder lebt' sein eigen Leben,
sie kennen Neider,
Hass in der Fremde Neid bloß
mein irdisch Glück.

Als der Kinder allein in der Wildniß
gänzlich
Hunger, die selbe gnug, also verschaffet
sich die Mahl;
Wenn Wasserthier einsam die Fischen, die güß
gen Thieren,
Auf von den Menschen verlaßen, findet
sich der Fisch Hunger.
Bald beyleibe sich Gemsvolk zusammen
Felder,
Vieh Abwechslung suchet sich in
Feldern grünes,
Und wo Klein fisch die einst ergriffen,
Azollo-Hydroini,
Und sich verwildte ganz die wüsten Thier
Fischergestalt;
Aber auch die besucht' ich, Malgomme'l
beliebten Liebling,

Kun' dia klugunda Gnisch fer mi' mu'
Hsuin kuhsbab.
Oxfbarb fonsh' ish ari, nfamüshi gu' Biumen
non Cöur,
Kud so labd' ish bzlüsh mida dan
Fugan allain.
Mair tout s'est change'. Une arrière
Bruyante s'offre à mes regards. Le glaive
remplace la lyre, mais elle ne doit
point être oubliée, la belle consolatrice.

14 Etuil 1815
Munich.

Ah. Absfindamorgun sh fanne gunafs,
Kun' da da angfatun Morgund fuß unda
Kud sfun da Jonnanda finigun sfa Offa,
Entiafsh mid sha' gü gisfun in da Afluafstun,
Gli gisfun gsunn in da Afluafstun, sond!
Eafsh Mensch shüdd dad Kurafsh Fiawaun?
Allain muss Allan sh' l gü Afsil gunardn,

Sie kämpften für die Freiheit und das Recht,
Und die es thaten, waren glücklich.
Sie träumen auch Jahrhunderte großer Thaten,
Auf daß die Kalten Freund wiederhallen,
Bis dann der Tod einzog
Verlassungen machte;
Auf daß die Feind wieder Festen mögen,
Und jede Burgen unter den Pflug
Oder säumen Albträume oder Feigenbäumen,
Lupfen und verkümmern.

Mais retournons à la prose. Le matin
nous étions présentés au Roi. Je voyais
ses Fédérigo, je ne le voyais que d'un
seul regard fugitif,

Das auf uns nur einen Schein.

Il fallut, que je soupasse encore avec
Verglas, ce qui m'importunait beaucoup.

Je se plaît encore dans ses sentences,
dont l'une est plus fausse que l'autre.
Aujourd'hui il faisait des allusions mes
sales à moi. Il disait entre autres:
Je ne hais personne, mais je prie pour
ceux qui ont des défauts, afin qu'ils
se corrigent. J'avais envie de lui dire,
que je n'avais pas besoin de sa gé-
nérosité, et qu'il pouvait bien commen-
cer par lui, en faisant des prières pour
les pécheurs. Du reste il ne parla que
de sa joie extrême de partir demain,
(ce qui était du moins indélicat) et il
dit, que pendant deux nuits entières il
n'en pourrait plus dormir, qu'il était
infiniment réjoui, de sentir enfin de
la poudre, (Pulvis es et pulvis) comme il

s'est exprimé noblement. Il y ajouta encore
d'autres discours de bravoure futures. Il exem-
te tous ces sentimens comme un chanteur
de faire des vaudevilles. Quand dieu!
que nos caractères sont différents! Quant
à moi je fus silencieux et retiré en
moi-même, je ne pensai qu'à ces hon-
êtes gens que je devais quitter pour
longtems. Ce sentiment, comme le
plus naturel, prédominait en moi. Et
Englas ne pouvait que rendre mon courage,
et il me fit croire, qu'il manquait de
cœur. Je a récité toute ma litanie
d'adieux; je n'ai pas tenu de mots.
Je sens bien que je suis seul, que je
suis abandonné, je n'ai plus d'ami,
je ne pourrai aimer Englas.

allais il se fait tard et la [redacted] avance.
Nous partirons demain de bonne heure,
et il faut que je me couche. Que dirais-
je encore ? Peut-être je me retournerai
plus. Que je serai heureux ! Alors je
ne serai plus méconnu des hommes, je
trouverai un bonheur que j'ai cherché en vain.
Les crimes sudes ne me toucheront plus.

Ansprung.

Lied.

A. D. 1814.

Ach, wenn wir Lung im Kinde schon so

Viel mit Einsam füllen Muth,

Denn werden wir die Herzen stoßen

Mit Freuden plötzlich umgehen.

~~Die Stern~~ Die Menschen Menschen um Ihn Augen,

Wie sich Ihr Angesicht verändert,

Wie Ihre Augen mit dem Glück aufgehen,

Wie einen Retter um Sich sehen.

Und fas Ihr Ohr sich öffnet hören,

Und fas Ihr zunges Herz erlabet,

Für Freunde nimmer mehr zu sorgen,

Und die so bitteren nasse zu laben.

Es jauchzen auf so manche Flügen,

Ich und die Götter Hamit beglücke,
Sie müssen samt den Armen,
Ich und der Lump die Hände schmücke.

Der menschheit's Glück in den niedern Hütten,
Ich bin der Fluch der Fleischgewordne Zeit.
Und will ich morgen Freudig singen,
Da muß ich Heute Leichen singen.

Ihnen kommt Besonnenheit oft gefährlich.
Mit dem himmlischen Element,
Doch Ihnen nicht soviel die andern Götter,
Ihnen müssen Bilder Lump nur fallen.

Die zwei ersten Scenen des Petrarca

von Racine.

Inhalt.

Laß mich verweilen hier! O blende dich
Phönix,
Du Licht, o Sonne, Leuchte, Feuer, Glanz der Himmel.
Es ist Zeit Feuchtigkeit, Du, wie Thau, wie Du sichst,
Ob die Gespielin sich der Liebe in sich schließt;
Thau zu gewähren hier, wo Thränen Ströme vergossen
Ihre Tyrannen spricht sie zu gerechten Leiden sorgen.
Zu seinen Erscheinungen Gestalt Licht Ruhe sie,
Und zum andern zum Thron Königin.
Ach, sag' ich, daß ich sie zu bitten mich getraue,
Daß sie, mein Leuchten, Hoffen aufgehen mich.

Cornelius.

Ach Cornelius, wollen Sie, daß ich meine treue Freundin
Ihnen stets so gastfreundschaftlich für sich besorgt, an-
flehen?

Antonius; Du weißt ja Liebe für sie besorgt,
Als großen Fürst erwarte sie Ihren Morgenbesuch.

Ach sie ist Liebe Braut, der Herrin wie der Ehre,
Ist Rath die Pflicht: Immund, die dich so treu stellt.

Antonius

Ich denke mich vorgeht, in Ehre und ist die Wage,
Ob sie sich Ihnen kann, in offen Jungen, Freyen.

Antonius allein

Mein wohl, Antonius! Bist du derselbe, Schuft!
Ehrenhaft du so gesprochen, besonnen, daß liebe Dich!
Ach mich, ist gilden stets der Augenblick bestimmen

Mein Herz ist krank, und kann nicht gesund

werden.

Ach, kann Gott nicht für die Welt ein wenig sorgen,

für meine Schmerzen sollt' sie ihn nicht haben!

Ich schaue durch Gottes Auge — bis auf den Grund meiner

Seele sind Abgründe. Ich kann nicht Freund

Gott! ich bete, er hört mich nicht, ich weine in Ver-

zweiflung!

Ich muß die Welt, sie ist so arm wie ich

Sorge,

Ich ob sie zu zerringen mit meinem Leiden mag?

Und den Schmerz kann mir kein Arzt

ablösen,

Ich will, ja sollt' gedrängt, von ihr genesen

sein.

Nein, mir soll sie mein Leiden halten helfen,

Ich denke gest' ich für, kann ich dir wirst nur

gestehn. — —

dass sein? Ich nun' gar Pflanz soll ich sie nähren

müssen,

Die Pflanze nährt, benjamin. Du Narr?

dass, soll ich schon Jon beym Abschied verschlummern!

Nein — schon dorüber, du kannst mich nicht

wiedersehen!

Ich komme nicht, so blase, dass du, mein Leid zu sagen,

Auch Keiner verlassen sollst, ich sage dir allein:

Nachdem ich lang gestritt, Ob deinem Eigensinn

Der Eindruck sie Muss die Pflanze Ernst sie trübten,

Da an und allen kann, da ich die Liebe sage,

Reisst ich ein Exemplar nun an die Gesundigkeit,

Auf jubelnden Flucht - sie stehn Gestaltet Pflanzen,

Das geht ich nicht nicht wirke unser, bin ich dass dein Leid immer.

Quite unfortunate to see, that his mistress

is very ill. He has sent the Physicks must given?

Who dare the furious must, or can restrain,

When love with fear must fight for the first

Lord ?

English letter in Italian.

---

2 Feb. 17.

This letter and its thousand faults does

he address next to his lazy friend.

I come this moment from your house with Grace,

A little angry with your Grace indeed.

Your are in there three quarters of the day,

But to your quarter never guides my way,

And nevertheless I go to you, but ye.

Tho' near enough, you never come to me.

Tis vain to-day in vain about I rave,

And therefore now I feign my thriving vein.

What! will you say, prove I not kind at all?

That's but a waiting, and a pain to call.

You are in right, it was not great a pain,

But poets love to chide and to complain.

Your Tochaes is as false as you, she said,

You had a cough, and even you were a-bed;

He said that I would find you without doubt,

And that these days you were not going out.

And I, good-hearted and compassionate,

To visit you, arrived before your gate.

I could n'a mean, that you anew did doom,

I ask'd: Is master Wiberning at home?
And thought the maid, should she the truth confess,
Would answer me indoubtably, with Yes.
But scarce I ask'd, she answer'd me. Oh no,
He went abroad, 'tis half an hour ago.

I stood amazed and I believed, I said,
That he were sick and then replied the maid:
It's true, dear Sir, he had a little rheume,
The rheume did leave him as he did leave the
room.
I said still to the chambermaid my name,
And went away, more sorry as I came.

Unholy youth! I see you wanton fly
From dance to dance and from joy to joy,
All of your cough and of your health in spite,
Therefore I did this chiding letter write.

You see, it gladdens like my Envy will,
To be with verses very indirect,
You say perhaps and wrinkle up your nose,
That I make verses and can't write in prose?

You are in right, these lines are poor and dull,
Oh shew them not to Mr: Illichtepoll!
For he would surely hang them on his wall,
To be exposed there to the curious all.

He would make me the shape of ale anew,
I am with him more angry than with you.

He did with scheming mockery shew
My harmless verses and my gentle Muse.

Folly's forgiven, wher modesty does bend,
Nothing I know, but nothing I pretend,

Farewell my dear, my honourable friend!

P. S.

I'll not oblige you by this letter, Sir,
To come to me, nor to a rich Jew,
You have more business than I, I know,
You have to balle, to feasts you have to go.
What I demand, it costs not great a paine,
Be but so kind, write me some lines again;
Yet do forbear the foley which I chose,
Write not in verse, write in gentle prose.

from Mr Wrigley's Trustees in Penzance.

---

the 4th Feb. 14.

My dear.

Whilst you write with your feet on the bottom, I dance with my hand or rather write with my pen on the paper; you see then, dancing and writing have some relation together and there's but the difference, that the writings of your feet are not legible at all, but the dances of my hands shall remain, in order to be still seen by your eyes to-morrow. You see then distinction, that dancing is more lasting than writing - and I say you, it is more lasting than this writing itself, for we have seen in the nursery, how old Mr Wilson Ex

Grand that had not yet forgotten his paces
and dances, whilst he had lost his wits
long ago. But I'll no more molest you
with such false conclusions and only say
you that I'm very glad, because the time
of dancing is now over. I believe that
ever those, who have humbled themselves
into a giddiness of joys and diversifments
shall not be sorry at all, that their deares
days pleasures have finished; for only the
pleasures of the soul can rejoice a long
time and stile be sweet in the lookings,
glasses of remembrances. It is just that
a young fellow shall be merry, but to be

merry and nothing else, is very little. Every one tries to be satisfied with himself, when he goes to bed, but who has during the day on half the night only cared for his pleasure such-a-one shall not close his eyes without disquiet and he has almost lost his day. But with my moralizing I do forget to answer your pleasing letter. You are in right when you mean that liberty is one of the best things like does offer us. A free man is almost a happy man too, but he must be free from destructive passions and free from so many ridiculous needs to which a great deal of men are submitted. You are right when

I was content? At least I'm quite satisfied with the estate I've chosen my self, for as you say it gives me time to cultivate the studies I like, and such as are more useful than those of the schools, because they are voluntary. Constraint is the principal motive of application in schools, but constraint is a word, hated almost of each young fellow, and for that reason there are many, believing to have a right to neglect all what they do by constraint. Let's then be glad, to be our own masters, and let's daily work at our improvement of mind. You know our

military estate ~~xx~~ is but momentary, and
even a great deal of common foldiers know
ſtill a profeſſion beſides their exercise; can
it be forgiven when an officer knows nothing
except this what he is obliged to know?
But I say you must you understand better
than I.

Your friend and correspondent.

---

11 März 1815.

Dein neues poetisches Leben ist mir in die Hände
gekommen, und ich finde manches Gedichte in
der Lyrik der Italiäner. Manche Abschnitte
sind mir nicht, so gedichtet wie die Deutsche,
natürlich. Auf wie viele sind die Poesien

per elonaca, mein groß. Anzahl über 2.
Manhund i grund elariae, a de Lod Jurkes, mehr
in Fatmarhall, an Friedrich d. Großen
Grab, auf alla Tomba di Werter. Dann
mein Uebersetzung des Perigilium Veneris,
worin der Refrain zum 6 Mal in 4 Zeilen
mit großen Lettern:

Ami alfier al primo albore
Chi non mai d'amor langui,
Chi fior langui d'amore,
Ami ancora al nuovo dì.

sein der Schlußstrophe mein Gorizia Piccolomini sei mit magyarisch. Dann ich Tiber
Lays sin Rom:

Nel più verdi anni e fervidi

Su questo con soggetto
Ad agitarsi ed ardere
Di un amoroso affetto

Ma fu quel polve bellicu
Il fuoco in me d'amore,
Che in un momento accendesi
In un momento muore.

Nel fuoco in cui fu vinto Ferr. Del Abate
Colombo geriva:

Segno e bersaglio
Di crude sorte,
Stanco di vivere,
Bramo la morte.
Indarno un rio tirco
Canto tranate,
Non ho più cetera,
Non son più vate!

Szene der II te Akt Sz.

Hauptmann. Tambour.

Hauptmann, Tambour, Doctor.

Hauptmann.

Er ist 6! Ein alter Christ auf unserm Erdboden

sollte!

Herumgehen und mein Mund voll so schöne Lehren

predigen wollte.

Doctor.

Gebrauch deiner Vernunft, so hat es mit dir allein.

Hauptmann.

Mein Sohn ein, Tizzolph, der christlich Lehre

dir sein.

Er muß mein liebes Herz auf dem Thron,

der Thränen,

der Sonne mit seinem Rosenlicht mich vor diesem,

schützen.

Mein Pferd ist entlaufen, wer es zurückbringt oder mir sagt, wo es ist, der bekommt eine gute Belohnung.

Ein Hund ist mir zugelaufen. Der Eigentümer kann ihn gegen Erstattung der Kosten wieder abholen.

Ein Pferd ist mir zugelaufen. Der Eigentümer kann es gegen Erstattung der Kosten wieder abholen.

Ich will, wenn der Winter, ein Haus kaufen, oder bauen, wenn es mir gefällt, mein Pferd verkaufen.

Einzahl.

Ich habe einen Hund, er ist mein, ist treuer treuer Freund.

Mehrzahl.

Meine Hunde sind gut, sie sind meine Freunde.

Mein Vater hat ein gutes Pferd, sein Pferd ist sehr gut.

Mein Vater hat gute Pferde, seine Pferde sind sehr gut.

Nun ganz Constanz ging, mit Ihr den Jan

anhören,

Wenn Der, der ist barmherzig, und Gerechtigkeit verkündet.

Ja, wenn die Christenheit so jämmerlich mit die groben,

Ja, wenn die Bischöfe mit stolzen Mann sprechen wollen,

Ja, wenn, die mir Gehorsam gelobt haben, schreien Der,

Und doch die Bürger mir von mir gehorsam sind:

Ich wollen nun die Pflicht von der Treue ich

entlegen,

Und kann der Geist allein mit seinem Gott wohnen,

Wo ist kein Ansehen Leib, der willig Hirnen ge-

horchen,

Ich kann ja Jemand Dank auch Lieber, Gizzo

Ey!

Gizzolt.

Ich Christen Pflicht ist Kind mit ihrer Obrigkeit

Vorgen,

Und sie verhelfen den Vogt, den sie ihr Wort geborgen.

Ich weiß nicht, warum ich schon so früh
ich muß anders sein als Menschen vor mir.
Ich fühle gleiches Lust, wie alle sie mich Schuhen.
Als ich von ihr verstoße, von andern kann' verstoßen.

Abends.

O daß der Himmel doch von allgemeinen Pflicht
Mich ausgenommen hat, was ist's bedeuten will?
Ganz andre Sorgen sind, die mein Herz drücken.

Dienstag.

Heute früh ist's Abreise, in Sorgen so vergnügen.
Die Leute, der Abschied und der Damen Tücke
verwirrt,
Und schon ein gutes Glas den Abschied heute gemacht.
Ich Schätze Freunde Amerst, und wie so ist man
geboren
Mein Herz mitgeschlossen, in Kinder Freund Lebens.

Hedwig.

Zum ersten Male Romeo und der volle Mond.
Als zum zweiten Male mein Gemahl die Rückkehr heuchelte,
Hoffte ich umsonst, daß nun ein Gott ihn wiederbringe,
So gibst du Ophelien die Treue nicht zurück.
Ehre sagt ihr da? So leben — so leben wie Hund

Lisi,

Was glaub' ich zu sehen, da lange schon vorbei.
Ich sah', ich strafe sie auf! — Ihr aber sind meine

Damen,

Ich kann Ihre Selbst niemals Ihr Leben nicht aus

einem —

Einzahl.

Ich bin die Schmeichelei von allen Frauen Lust,
Ihr habt Leben und Sie, in Ihren Leidenschaften.
Ach stehen in die Höhe ich Ihr Licht spielt

Frau.

Klarchen.

Ja, Heinz, du lieb' ich nur, es ist kein and'rer Schein!
Ich lieb' dich, das weißt Du, du bist der Hölle nah,
Du nur an einem Kleid zum andern flickern sah,
Du mit Klarissen nimmer mir Ende zu Theile,
Ich lieb' dich, treu - stark - wie nicht Sagen zu-
theilen —
Schön, jung, ach jedes Herz zu gipfelt in seinen
Küss',
Ich nur Dir Heller singe, wenn ich Dich vor mir
sitz' —
So sollen deinen Schuss, Dir Leib, Dir Seele,
Rose,
Wo sich Blumen Kelch anschließen treu Schoß,
Als wo die Flucht des Tags, auf Locken weisen.
Mond,
Ein Mond der Hoffnung - Du Mutter Gegenstand.

Ich erwarte dir Rechenschaft, Prinz, dass du so spät nicht,

nachtest

Ja? Rhetorisch Geldverschwender, in wüstem Rausch gewesen?

Schweig du! erwarte du zu Haus mich, Hexenbrut,

Und spinnest wirst in Not Pfirsich, mein Antlitz wieder,

mir?

Ah? fühlst du dich verletzt, du eitler Pfauenhahn,

Drum pumpst Eidechsen du seinen eitlen Mann.

Du Pfauenhahn fühlst du, mit grün-roten Blick

Du Hahn, der Hahnen gegenüber, junger Geck!

Ah was! ich fühle selbst der Hölle mich überlegen!

Du Tor fühlst mich gerad' einzig begeistert:

Ich weiß gewesen, Prinz, ich fühle dir gewogen

Den Neidenden mit dem Schwert der Eidechse zu zeigen.

Für mein geliebtes Herz, geliebtes, schönes Weibchen!

Nicht fühle ich mich durch den Tadel der Parken

Dich gebogen,

Ich sehe nun die, stets verwandelt vor die sie,
Ich sehe sehnsüchtig gefolgt, treu all Empfindungen,
Und Flammen fühlen, mit die ein Traum, verwandeln,
Mit die gänzlich geschmückt, es wird mit die erlangen.

Einzelne.

Edel sein, Königin? Dein wachsend Edel zeigt,
Ich schenke dir Gemahl, Ich verwandle Ich.

Flehen.

Ehrerbietigst die, Ich will vergessen: Sage,
Ich sie für meinen Kuß wird spielen Herz Lange?

Einzeln.

Einzelnes, Königin, bestimmt gehört sie mir,
Ich sie dein Ehre unterschreibt meinen Leben
Sein.
Freude, Ich sie die Sinn an deinen Blick verfehlen.

Flehen.

A du verbindest mich edel, gnädigen Lobe Dank:

Ich sage dir gewiß, wie Jemand dich so grüße,
So kann Gleiches dann er ihm Liebes Gleiches!
Ich glaube niemandem, daß ich die wage klemmen,
Du mußt für dich selbst, mit Abstand wie so
anderen,
aber ich von einer Gleichheit, die langsam mich
anzehrt,
Der Acht Punkten wie gefällig selbst genügen.
Du mich zum Ziel der Gnade die höchsten Gaben
wünschen,
Gemeinsam mich wohl wurde, als du mich mögst
verwünschen;
Die Götter zürnen mir, die dieses Land gemacht,
Ihr Mund ganzen Grund mit wenig Scham bedacht,
Die Götter, die sich wohl so schwer Menschen fügen,
Ihr Strauß, ein Anblick Weib so voll lich zu sein,
Leben —

(Ich Ursprung ist verloren)

Epistel, Dem Herrn v. Herrmann übergeben.

Ihr, welch ein Volk erhebt über'm Rhein,
Erlebt mit eigner Leibes Christ,
Wenn sein Gott Ihr Villa kann,
Wenn sein Gott Ihr mantschig Haus?

Gesund zurück zu Ihren Lieben
Und seinen Herden, zu allen,
Und Ihrer Frau zu Ihren Kindern
Ihr Millionen Thränen nie!

Ihr Leib fleisch, Ihr Freundbringer,
Ihr ersten Ihr Liebesfeuer?
Ihr Fleisch und Ihrem Ihr Augenlinsen
Auf's Neue Ihr Herzblut Leben.

Die Sonne schon ist Gott verschollen,

Die Völker weint Abendrot Hüllt,

Sie Hüllt den Tanten einzeln verbunden,

Die Lorbeerschwestern sind einzeln bewundert.

In Pyrmont, vor Einzigst Herrn

Herbst vor seinen letzten Reisen,

Er Fürstlich seinen letzte Ehre,

Mit den verwandten Heilsuchen.

Hoch vor mir die Blicke wandte,

Er fand in Schmerzlich sich wandern;

Den Leichtes in Jubel stahl der Freund,

Hoch in mir die Blicke Kranz.

Hoch auf mir den Rücken Freund,

Ist Adolar mit dem Pferd' a Mord,
Und ermüdet die mit meiner Lanz
Und gänzlich der Rebellen Fors.

Adolar! Ihr Freunden mit dem Speer,
Ihr selbst den Ringerkampf mit Gleichen
Ihr suchet den Schlüssel zum Pferdstall,
Ihr Hors mit — in der Schalmeyen:

Edward B. Co.

Lektüre

Anmerkungen für Lektüre von Jean Paul.

Sprüche von Franklin

Sprüche von C. Ad. Vogel.

Die Sorte fide des C. Guarini.

Sagen und Thaten von Römern

Club menium Erben Blumenfeld's Dichtung v. Goethe. 3

The Vicar of Wakefield by Goldsmith.

Tales of Wonder, written and collected by Lewis. 3

Reliques

Collection of ancient british poetry by Percy. 3.

Englische Romanzen von Herzlieb

Poems of Burns

Hamlet, Tragedy by Shakespear.

Oeuvres de Boileau

Ossian's poems

Nibelungen, Gedicht, Anmerkungen, Wolfdietrich &c. von Lied

Nero poetico. 3 V.

Theatre de J. Françoise von Racine, Corneille Voltaire

2 C. Mariane Phedre, Esther, le Cid, le fanatisme, Cinna Horace Bérénice

fränkischen Kaiserl. von Longueil.

Französische Parlamentsrede von M. Gr. Pfeffel.

Die Franzosen vor Gibraltar

Der Allemagne par Mad. de Staël

Das Nibelungenlied a. Hildburg.

Macbeth, King Lear by Shakespear.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

fünfaktige Oper von Longus.

Dramatische Vorlesungen von A. W. Pflegel.

Ueber Literatur und Kunst

In Deutschland

Die Nibelungen

Macbeth, König

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Platen, August <Graf von>

Nachlass von August Graf von Platen-Hallermünde (1796 - 1835) - BSB Plateniana

Bd.: 35

[S.l.] 1814 - 1815

Plateniana 35
urn:nbn:de:bvb:12-bsb00096737-8
BSB-Hss Plateniana - BSB-Hss